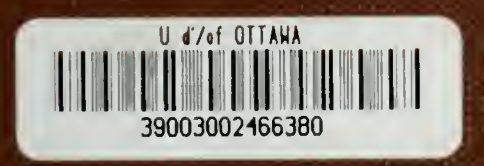


June 27 68

I. — L'HOMME



BALZAC IGNORÉ

PAR

LE DOCTEUR CABANÈS

PARIS
A. CHARLES, ÉDITEUR
8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1899

Tirage à 500 exemplaires, numérotés, sur papier de luxe.

L'ouvrage ne sera pas réimprimé.

N° 266

LES ASCENDANTS DE BALZAC

On a mené grand bruit, dans la presse quotidienne[1], du peu d'empressement qu'avait mis la ville de Tours à revendiquer l'immortel créateur de *La Comédie humaine* pour un de ses enfants.

Quand, en 1885, le maire de Tours, qui était alors un de nos confrères, M. le Dr A. Fournier, proposa de glorifier par un monument durable l'œuvre de Balzac, déjà quelques réserves avaient été faites sur l'opportunité de cet hommage rétrospectif.

Lorsqu'il fut à nouveau question, en ces temps derniers, de fêter le centenaire de Balzac, le Conseil Municipal de Tours, sollicité de contribuer à l'éclat des fêtes projetées, refusa même une subvention aux organisateurs de la solennité.

Les uns ont voulu voir dans ce refus des machinations politiques : on reprochait à Balzac ses opinions réactionnaires et cléricales ! Les autres n'ont attribué qu'à l'ignorance de ceux que le suffrage universel nous donne le plus souvent pour maîtres, cette manifestation de mauvais goût. Mais il y a un motif qui n'a pas été, que nous sachions, invoqué et qui pourrait bien être le bon : *Balzac n'était pas ou du moins ne se considérait pas comme Tourangeau.*

De par son acte de naissance[2] il était bien de la patrie de

---

[1] Voir notamment un article de M. L. Descaves, dans l'*Echo de Paris* du 24 avril 1899.

[2] V. *La Statue de Balzac à Tours*, par le Dr A. Fournier ; et l'*Intermédiaire des Chercheurs*, t. XXIII, p. 497.

Voici l'acte de naissance de Balzac, tel que l'a publié la *Gazette anecdotique* (1887, I, 221) d'après l'*Evènement*, et qui est tout simplement copié sur un registre de l'état civil de Tours :

Aujourd'hui 2 prairial an VII de la République française, a été présenté de-

Rabelais et de Descartes. Mais il était né à Tours, on peut dire accidentellement, son père étant un fonctionnaire transplanté du Languedoc, son pays natal, dans le chef-lieu du département d'Indre-et-Loire.

C'est ce qui explique pourquoi l'auteur du *Père Goriot* se considérait plutôt comme méridional[1], en dépit de l'affection, qu'il n'a témoignée que par intermittence, pour cette Touraine « où les douces et tranquilles pensées poussent en l'âme, comme la vigne en la terre ».

Balzac pouvait légitimement se regarder comme Languedocien par son père.

Le père de Balzac, en effet, est né, ainsi qu'on l'a récemment établi, le 22 juillet 1746, à la Nougayrié, petit hameau situé à cent ou cent cinquante mètres est de Canezac, dans la com-

---

vant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle, par le citoyen Bernard-François Balzac, propriétaire, demeurant en cette commune, rue de l'Armée d'Italie, section du Chardonnet, n° 25 ;

Lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle HONORÉ BALZAC, *né d'hier, à onze heures du matin, au domicile du déclarant : qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, VIIIe arrondissement, département de la Seine, le 11 pluviôse an V ;*

Ce qui a été enregistré en présence des citoyens Marg. Delarue-Bodin, épouse de Marg. Bodin, employé à l'administration départementale d'Indre-et-Loire, demeurant rue de la Caserne, n° 13, section de l'Arsenal et Jeanne Vieillard, sage-femme, veuve de Jean Rouget, drapier, demeurant rue de Locles, n° 8, section de la Belle-Fontaine, témoins majeurs.

Le déclarant et la femme Boivin ont signé avec nous. La femme Rouget a déclaré ne le savoir.

BALZAC, *femme* BODONE,
DUVIVIER, *officier.*

Remarquons en passant que celui qui voudrait connaître exactement le nom de femme du premier témoin, la citoyenne Marguerite Delarue, serait fort embarrassé, car après avoir été appelée *Bodin*, puis *Boivin*, elle signe Bodone.

[1] Dans une lettre à sa sœur Laure, nous relevons ce passage : « Si vous me donniez rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, il ne me faudrait que trois heures de marche pour revenir à ma mansarde et l'*Albigeois* aurait vu ce qu'il a de plus cher au monde. »

mune de Montirat, département du Tarn[1]. Son acte de naissance le porte comme fils de Bernard-François *Balssa* (*sic*), laboureur[2]. Quoiqu'il ait prétendu, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'était donc pas gentilhomme par droit de naissance ; on ne saurait lui contester de l'être devenu par droit de conquête[3].

C'est le père de Balzac qui, le premier de la famille, a modifié l'orthographe de son nom, mais c'est son fils Honoré qui a commencé à se servir de la particule nobiliaire : c'est un trait qui valait d'être relevé[4].

« Mon père, écrit Balzac, était, sous Louis XVI, secrétaire du Grand-Conseil, dont il rédigeait les arrêts... » Ceci est une première inexactitude, légère il est vrai : M. Edmond Biré, qui a eu la patience de dépouiller la collection des *Almanachs royaux*, nous a appris que le nom de Balzac n'y figurait point. D'autre part, Mme Surville, la sœur d'Honoré, dit que leur père était non pas secrétaire, mais *avocat* au Conseil sous Louis XVI : des deux auquel entendre ?[5]

---

[1] E. Biré, *Honoré de Balzac*, p. 90 (note).

[2] E. Biré, *op. cit.*, p. 318.

[3] Biré, p. 21.

[4] D'après une publication toute récente (*Eclair*, 25 mai 1899), ce serait le père de Balzac qui, le premier, aurait fait usage de la particule : ainsi l'établirait, du moins, la lettre de faire part dans laquelle le pere de Balzac annonce le mariage de sa fille Laurence, la plus jeune sœur d'Honoré. Voici ce document :

Paris, ce...

M...

M. *de Balzac*, ancien secrétaire au Conseil du Roi, ex-directeur des vivres de la première division militaire et Mme *de Balzac*, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle *Laurence de Balzac*, leur fille, avec M. Michaut de Saint-Pierre *de Montzaigle*.

« Si donc quelqu'un a usurpé la particule, ce n'est point Balzac, mais bien son père. Encore celui-ci a-t-il pu s'y croire autorisé par sa situation de secrétaire du Conseil du Roi, situation notable qui équivalait à la noblesse, si même elle ne la conferait pas. » *Eclair*, loc. cit.

[5] On a vu plus haut (note 4) que Balzac père était ou se disait ancien *secretaire* du Conseil du Roi ; le fait importe peu au surplus.

Ce que les enfants du père Balzac ont négligé de nous dire, et vraiment on ne saurait leur en trop vouloir, c'est que Bernard-François Balzac — nous adopterons désormais cette orthographe de son nom, modifiée, on ne sait pour quel motif, par l'intéressé — avait fait partie en 1793, de la Commune de Paris, en qualité d'officier municipal[1].

Pendant la période révolutionnaire, grâce à l'appui d'un conventionnel influent, il avait été envoyé dans le Nord pour y organiser le service des vivres de l'armée, et c'est ainsi qu'il était entré dans l'administration de la guerre.

Balzac père était chargé des subsistances de la 22e division militaire, ayant pour siège Tours[2], lorsqu'il épousa, à Paris, le 30 janvier 1797, Anne-Charlotte-Laure Sallambier, alors jeune, belle et riche, fille de l'un de ses chefs, en même temps directeur des hôpitaux; le fiancé avait cinquante et un ans. Peu de temps après le mariage, le nouveau ménage vint s'installer à Tours et y occupa d'abord le rez-de-chaussée et l'entresol du n° 25 de la rue de l'Armée d'Italie, où naquit Honoré[3]. Puis M. et Mme Balzac achetèrent et habitèrent un hôtel (ancien 29 de la rue de l'Armée d'Italie, aujourd'hui 53 *bis* de la rue Nationale). Cet hôtel est présentement occupé par l'imprimerie

---

[1] V. l'*Almanach national de 1793*, cité par Biré, p. 93.

[2] V. *Intermédiaire*, 10 avril 1874, p. 197.

[3] Quelques mois plus tôt, naissait dans la même maison un généreux bienfaiteur de la ville, James Cane, qui fut l'ami d'enfance de Balzac, et qui aida, après la mort de ce dernier, à déterminer le lieu précis de sa naissance. Voici la note qu'il faisait insérer dans le *Journal d'Indre-et-Loire*, à la date du 25 août 1850 :

« M. Balzac-Sallambier, adjoint au maire de Tours et directeur des vivres « de la guerre, habitait rue de l'Armée d'Italie, 25, la maison appartenant « à M. Damourette, ancien tailleur, portant aujourd'hui le n° 35 de la Rue « Nationale. C'est au rez-de-chaussée de cette maison, présentement occu- « pée par M. Guèche, tailleur, qu'est né Honoré Balzac, ainsi que sa sœur « Mme Surville. Ce n'est que quelques années après que M. Balzac fit l'ac- « quisition de la maison où est né Henri Balzac. Ce doit être à l'occasion « de la naissance de ce second fils qu'a été planté l'acacia dont il est fait « mention au sujet d'Honoré. »

Juliot : on a cru longtemps et à tort qu'Honoré y avait reçu le jour. La famille Balzac est restée à Tours environ dix-sept ans, période pendant laquelle le père a rempli avec distinction et dévouement les fonctions de deuxième adjoint au maire (de 1804 à 1808), et celle d'administrateur de l'*Hospice général* (de 1804 à 1812)[1].

Pour qui croit aux doctrines de l'hérédité et à l'influence de l'éducation et des idées familiales sur la tournure d'esprit des enfants, les détails qui vont suivre ne paraîtront pas superflus.

Le père Balzac était une sorte de bourru[2] bienfaisant, un ori-

---

Au-dessus de la porte d'entrée du n° 35, actuellement n° 39 de la rue Nationale, existe une plaque de marbre sur laquelle on lit :

HONORÉ DE BALZAC
EST NÉ EN CETTE MAISON
LE 1er PRAIRIAL AN VII
(20 MAI 1799)
MORT A PARIS LE 28 AOUT 1850.

Cette plaque commémorative a été posée aux frais de M. James Cane, par les soins de M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, et de M. Ernest Mame maire de Tours. (Dr Fournier, *loc. cit.*, p. 22-23).

[1] Tous ces détails sont empruntés à la substantielle brochure de M. le Dr A. Fournier.

[2] Nous n'en donnerons pour preuve que cette anecdote :

Balzac père ayant appris la situation difficile de son ami le général de Pommereul, vint, un matin, trouver Mme de Pommereul ; avec ces façons brusques dont il était coutumier, il posa deux gros sacs sur une table, en disant : « Voilà ! — on vous dit gênés par ici ! — Ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire ! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé ! » Puis, laissant son argent, il prit la porte avec la prestesse d'un malfaiteur. Un trait de cette nature devait resserrer les liens d'amitié qui unissaient ces deux hommes; ils devinrent et restèrent intimes. Aussi l'auteur de la *Comédie humaine*, en dédiant au général de Pommereul, son hôte de 1828 et le fils de celui dont nous venons de parler, une de ses œuvres les plus étranges, *Melmoth réconcilié*, a-t-il fait suivre sa dédicace des lignes suivantes : « En souvenir de la constante amitié qui a lié nos pères et subsiste entre les fils.» *Balzac en Bretagne*, (Paris, 1885), par R. du Pontavice de Heussey, p. 8.

ginal[1] qu'on eût dit échappé de quelque conte hoffmannesque.

« J'ai vu de près Honoré de Balzac, disait un jour le vieux directeur du *Corsaire-Satan*[2] à un de ses rédacteurs ; c'était tout à la fois un homme remarquable et l'un de nos beaux *toqués*, comme on dit dans les grammaires du jour, mais le père d'Honoré de Balzac ! Ah ! si vous aviez connu son père, qu'eussiez-vous dit ? » ; et là-dessus, il faisait, avec force gestes, le portrait d'un excentrique de haute volée[3].

A entendre ce contemporain de l'homme dont il fixait la silhouette avec tant de vigueur, le père Balzac était « coulé dans un bon moule ». Il tenait à la fois du Romain, du Gaulois et du Goth et avait les attributs de ces trois races ; la hardiesse, la patience, la santé[4]. Il s'affirmait à tout venant un disciple de Jean-Jac-

---

[1] Le jour où il quitta le sein de sa nourrice — est-il dit dans une brochure sur le père de Balzac — on lui donna à boire du lait de chèvre, mais pris au pis de la bête elle-même. Sous l'ancien régime, surtout dans le Midi, cette nourriture lactée était une règle d'hygiène dont on s'est peut-être trop écarté depuis. « Il est certain que le nourrisson y a rencontré, ajoute M. Audebrand en guise de commentaire, comme une source de forces nouvelles. *Est-ce de là que lui est venu l'esprit capricant et fantasque* qu'il a si souvent manifesté ? On serait tenté de le croire... » *Mémoires d'un passant*, p. 85.

« J'ai vu son portrait, écrit d'autre part M. J. Christophe, dans le costume de ses fonctions républicaines ou impériales : habit bleu foncé à broderies blanches, à peu près comme les intendants militaires d'aujourd'hui, portefeuille rouge sous le bras, plume d'oie emphatique à la main, figure ronde, colorée, sans barbe, favoris en nageoire, petite bouche, petit nez, cheveux bruns coupés à plat jusqu'au tiers du front, yeux noirs, brillants, très méridionaux, l'*air naïvement avantageux...* » *Revue indépendante*, 1884, p. 503-504.

[2] Le Poitevin Saint-Alme.

[3] Philibert Audebrand, *Les Mémoires d'un passant*, p. 79.

[4] « Comme son père, qui mourut accidentellement plus qu'octogénaire, Balzac croyait à sa longévité. Souvent il faisait avec nous des projets d'avenir. Il devait terminer la *Comédie humaine*, écrire la *Théorie de la Démarche*, faire la *Monographie de la vertu*, une cinquantaine de drames, arriver à une grande fortune, se marier et avoir deux enfants, « mais pas davantage : deux enfants font bien, disait-il, sur le devant d'une calèche ». Tout cela ne laissait pas que d'être long, et nous lui faisions observer que

ques, considérant le retour à la nature comme la principale condition du bonheur. Il préconisait l'exercice, les longues marches à pied, et s'interdisait tout excès génésique : son fils prétendra plus tard que la chasteté est indispensable à l'homme de lettres.

Le père de Balzac se flattait de n'avoir jamais consulté un médecin ni fait *gagner dix sous à un pharmacien*[1]. Étant très malade, espérant bien triompher seul de son mal, il tint à se droguer lui-même : il faillit en mourir[2].

Il voulait qu'on fût habillé de laine en toute saison.

Il professait à l'endroit du mariage des opinions que, de nos jours, on ne serait pas loin de considérer comme subversives. « Quant aux jeunes gens qu'on marie, disait-il, c'est-à-dire qu'on destine à la propagation de l'espèce, ils ne sont assujettis à la formalité d'aucun examen. S'ils sont incomplets, scrofuleux, phtisiques ou imbéciles, n'importe : ils sont toujours bons à marier, et voilà pourquoi la race française s'en va »[3]. C'est le même cri d'alarme qu'ont poussé naguère le Dr Toulouse et Robin (de Cempuis).

Mme Surville nous a fait, sur ce même sujet, des révélations qui ont leur prix :

« Mon père, écrit-elle, se moquait souvent des hommes, qu'il accusait de travailler sans cesse à leur malheur ; il ne pouvait rencontrer un être disgracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants, qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des ani-

---

ces besognes accomplies, il aurait environ quatre-vingts ans. — « Quatre-vingts ans ! s'écriait-il, bah ! c'est la fleur de l'âge. » M. Flourens, avec ses consolantes doctrines, n'eût pas mieux dit ». Th. Gautier, *H. de Balzac*, p. 110.

[1] Audebrand, *op cit.* Il se vantait beaucoup de sa force, qui était réelle. (Th. Gautier, cité par Audebrand, p. 83-84.

[2] *Balzac en Bretagne*, p. 45.

[3] Audebrand, *loc. cit.*

maux. Il avait, en cette matière fort scabreuse, de singulières théories qu'il déduisait non moins singulièrement.

« Mais à quoi bon publier ces idées ? disait-il. On m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait), et il n'y aurait pas un être étiolé, ni un rachitique de moins... Quel philosophe a jamais corrigé l'humanité, cette patraque toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours ?... Heureusement pour nous et nos successeurs ! ajoutait-il en souriant [1]. »

Le père de Balzac ne se piquait pas seulement d'être hygiéniste, il avait encore abordé de front les plus grands problèmes de sociologie, avant Fourier, avant Saint-Simon. Il est intéressant de noter, à ce propos, que si, en sa qualité d'administrateur d'un établissement de bienfaisance, le père avait longtemps médité sur de graves questions sociales, le fils, préoccupé des mêmes problèmes, les a dramatisés dans ses études analytiques [2]. « Les curiosités passionnées, les ardeurs réformatrices du fils se retrouvent ainsi dans les écrits, les idées, les polémiques du père [3]. »

Comme son fils, Balzac père était omniscient : rien de ce qui touchait au sort de l'humanité ne lui était indifférent. On a de lui des mémoires qui ont trait aux sujets les plus divers ; il suffira d'en donner l'énumération :

Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français (1804) ; *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénûment, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'Etat et très funeste à l'ordre social* (avril 1808) ; *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols*

---

[1] Article de Champfleury, dans la *Nouvelle Revue*, 1881, p. 101.

[2] *Idem, ibid.*

[3] J. Claretie, *La Vie à Paris*, 1883, p. 368

et les assassinats (avril 1807)[1] ; enfin et surtout[2] une *Histoire de la rage* (1819), dont nous voudrions dire quelques mots.

Nous possédons un exemplaire de cette brochure, devenue très rare, et nous avons même eu la bonne fortune d'y trouver un autographe du père de Balzac qui, sans doute, y aura été oublié par mégarde. Outre qu'il nous confirme dans notre conviction, basée sur d'autres documents, que le père de Balzac signait bien *Balzac*, tout court, il nous révèle cette particularité que la famille du philanthrope se composait de cinq enfants et non de quatre, comme on le croit généralement : mais n'anticipons pas.

Cette brochure sur la rage est d'une lecture fort instructive. Des idées qui y sont émises, toutes ne sont pas à l'abri de la discussion. Ainsi, par exemple, il serait hasardeux de prétendre aujourd'hui que la cautérisation au fer rouge de la plaie produite par la morsure d'un chien enragé, même quand cette plaie a saigné et qu'on l'a, au préalable, lavée avec de la lessive de soude ; il serait, disons-nous, téméraire de dire que ce soit là un traitement efficace contre la rage ; nous avons actuellement recours à la méthode Pasteur qui nous donne plus de sécurité.

---

[1] V. *Intermédiaire*, 10 avril 1874.

[2] Un peu plus tard, en 1816, Balzac père publia une brochure intitulée : *Opuscule sur la statue équestre que les Français doivent faire ériger pour perpétuer la mémoire de Henri IV*. Comme on l'a fait justement remarquer (*Nouvelle Revue*, *loc. cit.*), l'article *Sur la destruction projetée du monument élevé au Duc de Berry*, publié le 31 mars 1832, par le romancier Honoré de Balzac dans une revue légitimiste est bien dans le même courant d'idées.

Mais ce n'est pas tout : en l'année 1809, il fit imprimer à Tours, chez Mame, son imprimeur habituel, une nouvelle brochure : *Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français*. A en croire un bibliographe, qui a tenu la brochure en main, l'auteur expose les raisons qui doivent déterminer ses concitoyens à faire construire un monument national à Napoléon ; il termine par un exposé de la situation de l'Europe, de 1799 à 1809, et de la France en particulier.

Cette opinion confirme le dire d'un érudit, M. de Monmerqué, qui affirmait que la première idée de l'Arc de triomphe de l'Etoile était due au père de Balzac.

Mais on ne pouvait raisonnablement exiger plus à l'époque où écrivait le père Balzac.

Celui-ci avait, par contre, bien fait ressortir les dangers que présente notre trop grande intimité avec l'animal ami de l'homme qu'on nomme le chien [1].

« Le chien, dit-il, s'est multiplié à l'infini parmi nous et les accidents de rage se sont propagés dans la même proportion que la progéniture canine a foisonné. » Et il arrive presque à cette conclusion qu'il faut les massacrer tous, si c'est nécessaire pour sauver une seule existence humaine.

Balzac s'élève également avec une grande force contre la coutume barbare, encore en usage de nos jours, en certaines contrées, d'étouffer les enragés sous des matelas [2]. Il raille également cette pratique superstitieuse, reliquat du paganisme, qui consiste à mettre dans la bouche du défunt une petite pièce de monnaie, sans doute afin que le nocher Caron l'admette dans sa barque [3].

Il établit la statistique des personnes mortes de la rage et il estime qu'il n'y en a pas eu, depuis le commencement du monde, moins d'un million, qui aient succombé à cette maladie. L'ouvrage se termine par un curieux « Projet de loi pour la taxe canine », suivi « d'Observations sur le mode d'exécution » qui, même à l'heure actuelle, ne paraissent pas dépourvues de bon sens. Nous n'avons pas eu le temps d'en faire la vérification, mais il nous semble que l'impôt sur les chiens n'existait pas au siècle dernier : le père de Balzac pourrait bien être le premier à l'avoir proposé.

N'est-ce pas qu'on se rend mieux compte, quand on connaît

---

[1] D'après Balzac, le chien ne propage pas seulement la rage, mais il est encore le véhicule de la peste. (V. *Histoire de la Rage*, p. 31-36.)

[2] *Histoire de la Rage*, pp. 20, 21 et 24 (note).

[3] *Idem*, p. 23 (note).

la biographie du père de Balzac, de la puissance de conception, de la fertilité d'imagination du génial créateur des types de la *Comédie humaine*? C'est notamment dans le *Médecin de campagne*, dans le *Curé de village* deux ouvrages capitaux de la *Comédie humaine*, qu'on retrouve l'empreinte d'un père réformateur; tandis que *Seraphitus-Seraphita*, *Louis Lambert* accusent plutôt la griffe maternelle.

La mère de Balzac a eu certainement sa part d'influence sur l'œuvre de son fils, mais ce fut une influence moins profonde que celle du père. Très pieuse, préoccupée d'idées mystiques, Mme Balzac avait formé une bibliothèque composée des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de Jacob Bœhm, que le fils, dans sa rage immodérée de lecture, parcourut, et dont vraisemblablement il s'entretint avec les membres de sa famille. Balzac se dégagera plus tard, fondra en un tout l'éducation paternelle et maternelle, en y joignant des trésors d'observations accumulées; mais le mysticisme de la mère s'effacera au soleil des gaités rabelaisiennes et il ne restera au romancier qu'un fonds de croyance pour les phénomènes magnétiques, très utile d'ailleurs en son art [1].

La mère de Balzac s'appelait, de son nom de jeune fille, Laure Sallambier. Elle n'était âgée que de dix-huit ans quand elle épousa, en janvier 1797, François-Bernard Balzac, quinquagénaire; elle avait donc trente-deux ans de moins que son mari. C'était, éminemment, une nerveuse, lui un sanguin; or, le tempérament d'Honoré fut incontestablement nervoso-sanguin. M. Sallambier, le père de Mme Balzac, était directeur des hôpitaux de Paris; il y a, à l'Hôtel-Dieu, une Salle Sallambier, à lui consacrée.

Honoré fut conçu à Paris, puisqu'il est né le 20 mai 1799 et que son père ne fut envoyé à Tours qu'aux premiers mois de

[1] Champfleury, article de la *Nouvelle Revue*, loc. cit.

cette même année. Honoré de Balzac est donc bien Parisien par sa mère, Languedocien par son père [1], plutôt que Tourangeau, puisque des circonstances fortuites seules l'ont fait naître à Tours. La ville de Tours aurait donc, nous le répétons, moins de droits que Paris à faire sien ce grand génie d'essence et d'origine indiscutablement parisiennes [2].

---

[1] Le père de Balzac était très infatué de son origine méridionale : « Eh bien, oui, je suis Gascon, disait-il en se rengorgeant, mais je suis beau comme un marbre et fort comme un arbre. » Il est de fait qu'il mourut nonagénaire, et que, sans un accident de voiture, il eût peut-être atteint et même dépassé la centaine. Il était tellement convaincu de sa longévité, qu'à l'âge de quarante-cinq ans, comme il était encore célibataire et ne comptait plus se marier, il avait placé une partie de sa fortune en viager, moitié sur le Grand-Livre, moitié sur la caisse Lafarge, qu'on fondait alors, et dont il devint un des plus forts actionnaires. En 1827, quand il mourut, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il touchait 12.000 francs d'intérêts.

Nous donnons ci-après son acte de décès, tel qu'il a été publié dans le ournal *Le Curieux*, t. I, p. 268 (Cf. *Intermédiaire*, 1890, p. 620) :

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE DÉCÈS DE L'AN 1829.

VIIe MAIRIE.

Du samedi 20 juin mil huit cent vingt-neuf, heure de midi.

Acte de décès de Bernard-François Balzac, âgé de quatre-vingt-deux ans, né à Nougairie, département du Tarn, décédé à Paris le dix-neuf de ce mois, à quatre heures du soir, rue et quartier Sainte-Avoie, n° 47, et demeurant habituellement à Versailles, département de Seine-et-Oise, rentier, marié à Anne-Charlotte-Laure Sallambier, demeurant audit Versailles.

Sur la déclaration à moi faite par Henri-François Balzac, âgé de vingt et un ans révolus, employé, demeurant à Versailles, de présent à Paris, fils du défunt, et par Armand-Désiré-Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, âgé de quarante-deux ans, employé supérieur des octrois de Paris, et demeurant barrière Ménilmontant, VIe arrondissement, gendre du défunt.

Constaté par moi, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, et j'ai ainsi que les témoins signé le présent acte, le tout après lecture à eux faite.

Signé : BALZAC. — MICHAUT DE SAINT-PIERRE-DE-MONTZAIGLE.
Et TOURNAIRE, *adjoint au maire.*

[2] O. Uzanne, *Les Zigzags d'un curieux*, p. 156-157.

LA MANIE AMBULATOIRE DE BALZAC

C'est le hasard des circonstances, nous l'avons dit, qui fit naître à Tours, le 1er prairial an VII de la République (20 mai 1799), celui qui devait illustrer le nom de Balzac.

Ainsi que l'indiquent les lettres N. P. E. (nourri par étrangère), inscrites en marge sur le registre de l'état civil, l'enfant fut confié, aussitôt après sa naissance, aux soins d'une nourrice mercenaire [1], qui le garda jusqu'à l'âge de quatre ans.

Le jeune Honoré, sorti des mains de sa nourrice et rentré dans la maison paternelle, fréquenta de bonne heure l'externat Leguay, considéré alors comme la meilleure maison d'éducation de la ville ; il y fut envoyé jusqu'à l'âge de sept ans.

En quittant la pension Leguay, il fut conduit au collège de Vendôme, dirigé par les Oratoriens, et fort célèbre à cette époque [2]. Il entra à ce collège le 22 juin 1807 [3].

Balzac nous a donné de précieuses indications sur ses premières années dans son roman de *Louis Lambert* (Louis Lambert et lui ne font qu'un ; c'est Balzac en deux personnes [4], dit sa sœur).

---

[1] Madame Surville nous en donne la raison : sa mère avait perdu son premier enfant en voulant l'allaiter.

[2] *Statue de Balzac à Tours*, par le Dr Fournier, p. 25. V. pour les détails, la brochure sur *Le Collège de Vendôme de 1813 à 1818* Extrait des Mémoires de M. Edouard de Vasson), publiée par M. Derouin, Secrétaire général de l'Assistance Publique, et non mise dans le commerce. Nous en avons eu communication, grâce à l'obligeance empressée de son auteur. C'est notre distingué confrère, M. Lucien Descaves, qui nous avait signalé l'existence de l'opuscule.

[3] On lit dans le registre d'entrée : « *Honoré Balzac*, âgé de huit ans et cinq mois, a eu la petite vérole, sans infirmités ; caractère sanguin, s'échauffant facilement, est sujet à quelques fièvres de chaleur. Entré au pensionnat le 22 juin 1807. S'adresser à M. Balzac, son père, à Tours. » Edmond Biré, *Honoré de Balzac*, p. 87.

[4] « Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre de

Nous ne saurions donc mieux faire que de nous en référer à Balzac lui-même, pour avoir les informations les plus complètes et les plus sûres sur l'éducation, la discipline, le régime d'études et l'hygiène particulière, qui étaient appliquées dans l'institution où l'auteur de *Louis Lambert* passa ses années d'enfance.

Pendant le premier mois de son séjour à Vendôme, Louis Lambert (c'est-à-dire Balzac) devint la proie d'une maladie, dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés. Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collège, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, devant son pupitre. Ses sens possédaient une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun.

Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners ou de nos goûters, affectèrent son odorat : ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée... Outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons, tués pour les jours de fête, ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin, nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fe-

---

Louis Lambert. Dans cette première partie, Louis Lambert et lui ne font qu'un, c'est Balzac en deux personnes. La vie de collège, les petits événements de ses jours, ce qu'il y souffrit et y pensa, tout est vrai. » *Balzac*, par Madame Surville, p. 20.

nêtres et la hauteur de la porte. l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés. Cette espèce d'*humus* collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur...

La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert...

Aux difficultés morales que Lambert éprouvait à s'acclimater dans le collège se joignit encore un apprentissage non moins rude et par lequel nous avions passé tous, celui des douleurs corporelles qui pour nous variaient à l'infini. Chez les enfants, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux, surtout en hiver où... ils quittent la glaciale atmosphère d'une cour boueuse pour la chaude température des classes. Aussi, faute des attentions maternelles qui manquaient aux Petits et aux Minimes, étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses si douloureuses, que ces maux nécessitaient pendant le déjeuner un pansement particulier, mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris...

Son teint de femme, la peau de ses oreilles, ses lèvres se gerçaient au moindre froid. Ses mains si molles, si blanches, devenaient rouges et turgides. Il s'enrhumait constamment. Louis fut donc enveloppé de souffrances jusqu'à ce qu'il eût accoutumé sa vie aux mœurs vendômoises...

Que l'on considère Louis Lambert comme un personnage fictif, ou que l'on admette son existence réelle, il est évident que l'histoire de sa douloureuse enfance est faite des souvenirs de la propre enfance de Balzac, et que celui-ci a mis, dans ces récits profondément navrants, tous les ressentiments de son âme blessée, de son corps torturé par la claustration et les pénitences, de son esprit opprimé par la routine de la pédagogie [1].

---

[1] Julien Lemer, *Balzac*, p. 23.

Balzac avait quatorze ans lorsque, sur l'invitation du directeur du collège, M. Mareschal-Duplessis, sa mère alla le chercher à Vendôme pour le ramener dans sa famille. Il était atteint, nous dit sa sœur, d'une sorte de *coma*, que ses maîtres ne pouvaient attribuer à la fatigue cérébrale d'un écolier qu'ils avaient toujours noté comme un élève incapable du moindre effort.

Balzac, plus clairvoyant que ses maîtres, avait bien deviné la véritable cause de cet état maladif, et quand il fera plus tard un retour sur le passé, il écrira avec beaucoup de clairvoyance qu'il fut atteint, à cette époque, d'une sorte de congestion d'idées, produite par l'excès de lecture auquel il s'était livré.

A s'en rapporter au portrait que nous a laissé de son frère Madame Surville, le diagnostic de Balzac devait être exact. « Devenu maigre et chétif, écrit ce témoin de la vie du romancier, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts ; il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? »

« Cet état surprenant, dont plus tard il se rendit compte, provenait d'une espèce de congestion d'idées (pour répéter ses expressions) ; il avait lu, à l'insu de ses professeurs, une grande partie de la riche bibliothèque du collège [1]. »

Le jeune Balzac était victime de ce que nous avons nommé depuis le *surmenage cérébral*.

Balzac était resté sept ans au collège de Vendôme. Il l'avait quitté dans le cours de sa seconde ; peu de temps après, il entrait comme externe au collège de Tours, alors dirigé par M. Chrétien ; il y redoubla sa troisième [2].

---

[1] *Balzac*, par Madame Surville, p. 20-21.

[2] Opuscule du Dr Fournier, p. 27, auquel nous empruntons la plupart des détails qui vont suivre.

A la fin de 1814, M. Balzac père était appelé à Paris à la direction des vivres de la première division militaire. Honoré l'avait accompagné. Il acheva ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis, où il retrouva Sautelet, son ancien condisciple du collège de Vendôme ; et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny, au Marais, où demeurait sa famille.

Il ne montra pas plus d'aptitudes dans ces deux institutions que dans les précédentes et il termina ainsi ses classes en 1816 ; il avait alors dix-sept ans et demi.

Son père exigea qu'il fît son droit et que, pendant les trois années de ses cours, il restât successivement attaché à l'étude d'un avoué et à celle d'un notaire. L'avoué choisi fut Mr Guillonnet-Merville[1], que Scribe venait de quitter : Balzac y passa dix-huit mois ; puis il fut admis chez Mr Passez, notaire, où il fit un stage d'égale durée. A vingt et un ans (1820), il avait terminé son droit et passé ses examens.

Le moment était venu pour Honoré de penser à son avenir et de choisir une carrière. Son père, qui rêvait pour lui la succession du notaire Passez, avec lequel il s'était au préalable entendu, se décida à lui communiquer son projet. La stupéfaction du fils fut grande à cette révélation : Honoré déclara tout net que sa vocation le portait du côté des lettres. Après une vive discussion, et malgré toutes les observations de ses parents, il demeura inébranlable dans sa détermination. En présence de l'invincible obstination d'Honoré, il fut convenu de part et d'autre qu'il serait laissé seul à Paris et que deux années seulement lui seraient accordées pour faire et ses essais et ses preuves dans son nouveau métier de littérateur.

---

[1] C'est à M. Guillonnet-Merville que Balzac dédia *Un Episode sous la Terreur*.

On lui loua une mansarde [1] rue Lesdiguières, 9, près de l'Arsenal [2], et on lui accorda une pension suffisant à peine aux plus stricts besoins, dans l'espoir qu'un peu de *vache enragée* le rendrait plus sage [3].

La chambre qu'il occupait était très exposée aux courants d'air, et il y fut souvent en butte aux maux de dents et aux fluxions [4]. Il contait ses peines à sa sœur, mais il refusait de se soigner, prétendant que « les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups [5] ».

« Fais-les arracher », lui conseillait sa sœur ; ce à quoi le grand frère répliquait : « Fais arracher ! que diable ! on tient à ses dents, et il faut mordre, d'ailleurs, quelquefois, dans mon état, quand ce ne serait qu'au travail ! [6] ».

Le séjour de la mansarde [7] où il habitait depuis quinze mois, l'avait tellement amaigri que sa mère ne voulut pas qu'il y restât plus longtemps, et elle le reprit auprès d'elle pour lui donner les soins dont il avait besoin [8].

---

[1] « La nouvelle de *Facino Cane*, datée de Paris, mars 1836, et dédiée à « Louise », contient quelques indications précieuses sur l'existence que menait dans ce nid aérien le jeune aspirant à la gloire. » *Balzac*, par Théophile Gautier, p. 34.

[2] La maison a disparu dans le tracé du Boulevard Henri IV. (V. *Revue indépendante*, 1884, p. 505.)

[3] Dr Fournier, *op. cit.*

[4] « Je ne t'ai pas dit qu'avec l'incendie j'ai eu aussi d'affreuses rages de dents. Elles ont été suivies d'une fluxion qui me rend présentement hideux. » *Correspondance de Balzac avec sa sœur.*

Il souffrait encore des dents sur la fin de sa vie ; le 9 janvier 1849, il écrivait à Madame Surville, de Vierzchownia :

« Hélas ! ma chère sœur, mes deux dents de devant, celles d'en bas, sont tout à fait perdues. L'une est tombée comme un fruit mûr, et l'autre sera tombée quand tu recevras cette lettre ; ainsi, nous ne pourrons plus nous mordre dans nos grandes petites querelles. »

[5] De Mirecourt, *Balzac*, p. 56.

[6] *Balzac*, par Madame Surville, p. 48.

[7] Cf. l'ouvrage très documenté de M. Ed. Biré sur *H. de Balzac*, p. 99.

[8] *Statue de Balzac*, par le Dr Fournier, p. 29.

On était en 1825 : Balzac avait alors près de vingt-cinq ans. Ici se place le commencement des désastres qui décidèrent des malheurs de sa vie.

Las d'attendre que la renommée lui vienne [1], Balzac entreprend non plus d'écrire des livres, mais de les vendre. Il ne semble pas que cette tentative industrielle l'ait enrichi, bien au contraire.

Il avait trouvé l'occasion d'acheter avantageusement une imprimerie, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17 [2] : il s'adjoignit un associé, et fit consentir son père à lui remettre les fonds nécessaires à son commerce [3].

Balzac, malgré les espérances d'une prospérité prévue, fut bientôt obligé de vendre à vil prix son matériel, et d'abandonner ainsi (1827) une spéculation qui devait faire la fortune de ses successeurs [4].

En sortant de l'imprimerie, Balzac retrouva sa chambre, rue de Tournon, 2 : la maison existe encore [5] au coin de la rue Saint-Sulpice [6]. Il resta là jusqu'en 1829.

---

[1] « Suivent cinq années, passées dans la famille à Villeparisis (Seine-et Marne) et, temporairement à Paris, rue du Roi-Doré, probablement : petite rue qui va de la rue de Turenne à la rue Thorigny ». *Revue indépendante*, loc. cit., p. 50.

[2] Il établit une imprimerie, puis une fonderie de caractères, rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, n° 17.

La maison est restée telle quelle ; elle est encore occupée par la fonderie de caractères *Deberny* (même nom que le modèle de Mme de Mortsauf). *Revue indépendante*, loc. cit., p. 506.

[3] Opuscule du Dr Fournier, précité.

[4] V. dans *Le Livre* (Quantin éditeur), un article de M. A.-J. Pons sur *Balzac, éditeur, imprimeur et fondeur de caractères* ; et l'*Intermédiaire*, III, 106, 337 ; V, 94, 537 ; VI, 462 ; IX, 685, 748 ; X, 10, 203 ; XIV, 267, 567, 616, 682.

[5] « Balzac vint habiter une petite chambre située à un étage supérieur d'une maison de la rue de Tournon. Notre ami Anatole Cerfberr, l'érudit balzacien, a bien voulu nous apprendre que cette maison existe encore. Elle porte le n° 2 ; elle est placée à l'angle des rues Saint-Sulpice et Tournon. C'est une bâtisse spacieuse, carrée, massive, datant du milieu du siècle dernier ». Article de G. Ferry, dans le *Monde Moderne*, juin 1897.

[6] Article de J. Christophe, dans la *Revue indépendante*.

Dans l'automne de 1828, Balzac s'était évadé quelque temps de Paris et était allé passer quelques mois à Fougères, chez son ami le général de Pommereul. C'est là que furent commencés et presque terminés *Les Chouans* [1]. Dans une brochure, qui est d'une certaine rareté, M. du Pontavice de Heussey nous a fait connaître de curieux détails sur le séjour de Balzac en Bretagne. Nous lui emprunterons quelques traits.

Balzac se présenta chez ses amis de province avec un chapeau tellement piteux qu'on fut obligé de le mener séance tenante à la boutique de l'unique chapelier de Fougères. Cet estimable industriel se donna des peines infinies avant de découvrir un couvre-chef assez large pour abriter la boîte osseuse qui contenait la *Comédie humaine* ! [2]

Après un laps de cinquante-six années, la vieille baronne de Pommereul se souvenait encore des faits et gestes de son étrange visiteur.

C'était un petit homme avec une grosse taille, qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière; ses mains étaient magnifiques : il avait un bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête... Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme, qui riait toujours malgré ses vilaines dents : il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière : à cette époque, surtout quand il nous arriva, il était plutôt maigre et nous parut affamé... Il dévorait, le pauvre garçon... Enfin, que vous dirai-je ? Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise, qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis, ce qu'il y avait de plus

---

[1] Biré, livre cité, p. 108 (*note*).

[2] *Balzac en Bretagne*, par M. du Pontavice de Heussey, p. 11.

extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et déjà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi[1]...

Balzac avait goûté auprès de ses amis de Bretagne un repos réconfortant ; c'est à regret qu'il reprit le chemin de la capitale[2].

Il n'allait pas tarder à quitter son domicile de la rue de Tournon pour un logis plus éloigné du centre, autant pour se soustraire à des créanciers importuns[3], que pour pouvoir travailler à loisir. Balzac alla fixer sa demeure sur l'autre rive de la Seine, rue Cassini, n° 6, au Faubourg Saint-Jacques.

Pendant cette période de 1827 à 1833, il commença la formidable série qui devait, par la suite, comprendre plus de cent volumes. Sans citer toutes les œuvres de Balzac, écloses dans cet intervalle, on peut rappeler : *Gobseck*, *la Grande-Bretèche*, *Jésus-Christ en Flandre*, *le Chef-d'œuvre inconnu*, *le Colonel Chabert*, *l'Illustre Gaudissart*, *les Cent Contes drôlatiques*, *Eugénie Grandet*, *Ferragus*, *les Employés*, etc., etc.

---

[1] *Balzac en Bretagne*, p. 21-22.

[2] A peine rentré à Paris, il écrivait à ses amis de Bretagne :

«... Hélas ! cet embonpoint et cette fraîcheur, qui me faisaient trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment, ont disparu comme par magie en trois jours passés à Paris. Donnez-vous donc la peine d'engraisser un Parisien ! Si Mme de Pommereul me voyait, je crois qu'elle serait capable de renoncer à son surnom de lady Bourrant ! » *Balzac en Bretagne*, p. 41-42.

[3] « C'est dans cette thébaïde, à 200 mètres de la place Saint-Jacques, où avaient lieu les exécutions capitales, que Balzac oubliait ses créanciers et essayait de se faire oublier d'eux. Il prenait le plus mauvais moyen pour cela, puisqu'à chaque trimestre son nom et ses œuvres emplissaient Paris ». *Le Parisien de Paris*, 29 mai 1898.

C'est pendant son séjour près de l'Observatoire qu'il découvrit la pension Vauquer, et établit le type du célèbre Vautrin[1].

La maison habitée par le romancier porte aujourd'hui le n° 3 : elle est occupée actuellement[2] par la communauté des *Sœurs de Notre-Dame de l'Assistance*, supérieure sœur Justine, sorte de déesse Lucine, formidable et joyeuse, qui préside à des accouchements. Le logis balzacien a gardé toute son ancienne apparence ; c'est un pavillon discret, qui se présente perpendiculairement à la rue, un long et étroit jardin le suit[3] ; au bout, une porte secrète communiquait, autrefois, avec l'Observatoire, et par cette ouverture le romancier avait, dit-on, des rapports avec les servants de la muse Uranie[4].

Dans *Ferragus*, écrit en ce logis de la rue Cassini (1833), Balzac a dégagé la poésie du milieu.

Là, Paris n'est plus, et là, Paris est encore. Autour de ce lieu sans nom s'élèvent les Enfants-Trouvés, la Bourbe, l'hôpital Cochin, les Capucins, l'hospice La Rochefoucauld, les Sourds-Muets, l'hôpital du Val-de-Grâce, enfin tous les vices et tous les malheurs de Paris ont là leur asile ; et, pour que rien ne manquât à cette enceinte philanthropique, la science y étudie les marées et les longitudes ; M. de Châteaubriand y a mis l'infirmerie Marie-Thérèse, et les Carmélites y ont fondé un couvent. Les grandes situations de la vie sont représentées

---

[1] Le *Parisien de Paris*, loc. cit.

[2] L'article ici reproduit a été écrit en 1883.

[3] « Une porte charretière donne accès dans une cour humide et peu claire, entourée de bâtiments très peu élevés, deux étages : les pièces sont vastes, carrées, sous de hauts plafonds. De l'aile gauche, où Balzac eut son appartement, au rez-de-chaussée, je crois, on plonge par-dessus la rue Cassini, dans les jardins d'un couvent, et dans ceux de l'Observatoire. De ce rez-de-chaussée, on descend, par un perron, dans un jardin assez étendu et qui se termine au fond par un pavillon. Ce jardin fit partie autrefois de celui de la Maternité, dont il n'est séparé que par un mur peu élevé. » *Le Parisien de Paris*, loc. cit.

[4] *Revue Indépendante*, loc. cit.

par les cloches qui sonnent incessamment dans ce désert, et pour la mère qui accouche, et pour l'enfant qui naît, et pour le vice qui succombe, et pour l'ouvrier qui meurt, et pour la vierge qui prie, et pour le vieillard qui a froid, et pour le génie qui se trompe...

Pendant son séjour rue Cassini, Balzac se déplaça beaucoup : une partie des ouvrages plus haut cités a été écrite à Saint-Firmin (Oise), sur la Nonette, près de Senlis, à Maffliers (Seine-et-Oise), près d'Ecouen, à la Bouleaunière, petite terre près de Nemours et enfin à Saché [1].

Le séjour de Balzac au château de Saché nous procure l'occasion de produire certains détails peu connus sur la manière de vivre de Balzac à la campagne. Nous en devons la connaissance à M. le Dr A. Fournier [2].

D'ordinaire, à Saché, Balzac se levait de bonne heure et s'en allait soit par le bourg, soit à travers la campagne, s'adressant à tel ou tel, l'interrogeant et se renseignant sur ses affaires personnelles, sur celles de ses voisins ou sur celles de la commune.

Parfois Balzac se renfermait dans sa chambre et y restait plusieurs jours. C'est alors que, plongé dans une sorte d'extase, et armé d'une plume de corbeau, il écrivait nuit et jour, s'abstenant de nourriture et se contentant de décoctions de café qu'il préparait lui-même [3].

---

[1] *Revue Indépendante*, loc. cit.

[2] *Op. cit.*, p. 32-33.

[3] C'est de Saché (1834) qu'est datée la lettre de Balzac à sa sœur, reproduite ci-dessous :

« Le temps que durait jadis l'inspiration produite par le café diminue : il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau ; excitation fatale, car elle me cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte...

« Laure, je fatiguerai tout le monde autour de moi et ne m'en étonnerai pas. Quelle existence d'auteur a été autrement ? mais j'ai la conscience de ce que je suis et de ce que je serai...

« Quelle énergie ne faut-il pas pour garder sa tête saine, quand le cœur souffre autant ! Travailler nuit et jour, me voir sans cesse attaqué quand il me faudrait la tranquillité du cloître pour mes travaux ! Quand l'aurai-

La personne qui nous a renseigné ajoute que *Balzac ne pouvait demeurer longtemps dans le même lieu. Ce besoin de changement était chez lui si prononcé, que souvent ni ses parents, ni ses amis ne connaissaient sa résidence essentiellement temporaire.* C'est ainsi qu'il fut impossible de le trouver, lorsqu'on l'appela pour faire son service dans la garde nationale.

C'est bien, en effet, une sorte de « manie ambulatoire », quelque peu pathologique peut-être, qui poussait Balzac à quitter un endroit pour l'autre, sans jamais se fixer : qui lui faisait quitter Saché pour Paris, Paris pour Angoulême, etc. Encore, pour expliquer son voyage à Angoulême, avait-il le prétexte d'y aller retrouver de bons amis.

Balzac passa à Angoulême quelques semaines de la fin de juillet et du commencement d'août 1832[1] ; il était alors fatigué « comme un galérien de plume et d'encre », l'expression est de lui.

La cause de cette grande lassitude était l'élaboration de *Louis Lambert*, un ouvrage qui lui avait coûté beaucoup de recherches, et une grosse besogne préparatoire.

---

je ? l'aurai-je un seul jour? que dans la tombe, peut-être !... On me rendra justice alors, je veux l'espérer !... Mes meilleures inspirations ont toujours brillé, au surplus, aux heures d'extrêmes angoisses ; elles vont donc luire encore ?

« Je m'arrête ; je suis trop triste. Le Ciel devait un frère plus heureux à une sœur si affectionnée. »

[1] Le 27 août de cette même année, il écrivait à sa mère :

« Aix, 27 août 1832.

« Ma bonne et excellente mère.

« Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction. J'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert* ; j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café, que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre ; il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur... »

A la suite de cette contention d'esprit, il ressentit des douleurs de tête si aiguës, qu'il craignit même une attaque de folie[1]. Pour se remettre de ses fatigues, il partit pour Aix-les-Bains. Est-ce à son retour ou pendant qu'il était à Angoulême[2] qu'il alla passer quelques jours à Limoges ? nous pencherions plutôt pour cette dernière hypothèse.

Le premier séjour de Balzac dans la cité des porcelaines passa presque inaperçu. Il échappa à la presse locale qui, vers le même temps, signalait le passage de George Sand, venant d'explorer les montagnes du Bas-Limousin et de l'Auvergne et se rendant à Montluçon et à Saint-Amand, afin d'y recueillir certains détails topographiques pour la confection d'un roman. Les séjours ultérieurs de Balzac à Limoges restèrent tout aussi ignorés du grand public[3]. C'est probablement dans cette ville qu'il connut le personnage, longtemps énigmatique, qui l'accompagna dans un voyage que Balzac fit en Italie au mois d'avril 1836. Costumé en page et répondant au nom de Marcel, Mme Caroline Marbouty (qui a signé ses productions littéraires du pseudonyme de *Claire Brunne*), intrigua tout le monde, y compris les diplomates : certains la prirent même pour George Sand, ce dont elle se montra très flattée.

Mais c'est assez parler d'un bas-bleu obscur ; revenons à Balzac.

---

[1] G. Ferry, *Balzac et ses amies*, p. 71-72

[2] C'est à Angoulême qu'il écrivit ou dont il data plusieurs de ses ouvrages, entre autres *Le Médecin de campagne*. V. *Balzac à Limoges*, par A. Fray-Fournier, p. 7.)

[3] Brochure de M. Fray-Fournier, p. 8. M. Fray-Fournier, dans sa plaquette, d'une lecture si attachante et si riche de faits nouveaux, a révélé de bien intéressantes particularités sur Claire Brunne et sur le passage de Balzac à Limoges, particularités que les biographes de Balzac ont, à notre connaissance, omis de signaler.

En quittant la rue Cassini (1834), Balzac était allé habiter rue des Batailles [1], n° 12.

Cette rue, qui continuait la rue de Chaillot [2], n'existe plus; elle est déterminée aujourd'hui par le commencement de la rue Pierre-Charron, la place et l'avenue d'Iéna. Une seule maison, le n° 4 de la rue Pierre-Charron, en contre-bas, indique le tracé de l'ancienne rue des Batailles [3].

Au bout de quelques mois, Balzac déménageait de nouveau pour échapper aux poursuites des recors. C'est alors qu'il acheta la fameuse propriété des *Jardies*, qu'après lui Gambetta devait rendre célèbre (1839) [4].

---

[1] « La rue des Batailles, partant de la barrière, allait rejoindre la rue de Chaillot en un carrefour qui est devenu la place d'Iéna. La rue des Batailles traversait donc d'abord les terrains vagues du Trocadéro, et remontait vers Paris, selon une direction qui serait celle de l'avenue d'Iéna. Les numéros de la rue des Batailles devaient être à peu près ceux qui désignent aujourd'hui les premiers immeubles de l'avenue d'Iéna. Le numéro 12 où habita Balzac, a dû, selon les vraisemblances et les calculs, occuper l'emplacement où s'élève aujourd'hui le magnifique palais du prince Roland Bonaparte. » *Le Parisien de Paris*, 10 octobre 1897; article de M. de Royaumont.

D'après M. G. Ferry, l'appartement habité par Balzac, rue des Batailles, lui avait été désigné par Jules Sandeau, qui aurait lui-même occupé une chambrette dans la maison. C'était un poste de *domination*, comme Balzac les a toujours cherchés.

Gautier a décrit ainsi le logis de la rue des Batailles : « Après la mansarde de la rue de Lesdiguières, il alla habiter à Chaillot, rue des Batailles, une maison d'où l'on découvrait une vue admirable, le cours de la Seine, le Champ de Mars, l'École militaire, le dôme des Invalides, une grande portion de Paris, et plus loin les côteaux de Meudon. »

[2] Il écrit, à cette date (1834), à sa sœur : « Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi voir une maison que je veux acheter. »

[3] *Revue indépendante*, 1884, p. 509.

[4] V. Lettre à Madame Hanska, août 1839, in *Revue de Paris*, 1er mai 1899, page 80-81. « Bien des années plus tard, Gambetta, séduit par la beauté du site, impressionné par le grand souvenir de Balzac, acheta les *Jardies*. On sait qu'il y mourut le 31 décembre 1882. Mais à l'époque où Gambetta se rendit acquéreur des *Jardies*, la maison primitivement construite par Bal-

En même temps, il avait un logis aérien dans Paris, au cinquième étage de l'ancienne maison de jeu Frascati, au coin de la rue de Richelieu et du boulevard Montmartre.

Vers le milieu de juillet 1841, Balzac fut obligé de se défaire des Jardies à un prix bien inférieur à celui qu'il l'avait payé. Il alla alors se fixer à Passy, rue Basse[1], n° 19, aujourd'hui rue Raynouard, n° 47, par suite du percement de la rue Delessert. Détail à ne pas omettre : le cabinet de travail donnait sur la maison de santé du docteur Blanche[2].

Balzac reste rue Basse jusqu'en 1847. Cette année même, au mois d'octobre, il va rejoindre à Vierzchownia (Russie), celle qui deviendra sa femme, cette Evelina qu'il avait connue dès 1833.

Il rentre à Paris le 11 février 1848, assez tôt pour assister à la Révolution du 24 février. Il prend possession du petit hôtel où, deux ans plus tard, il devait mourir, au n° 14 de la rue Fortunée[3].

---

zac avait été transformée, modifiée, agrandie par les propriétaires précédents; une partie de la plantation actuelle demeure l'œuvre du romancier. » *Le Monde moderne*, juin 1897, p. 845.

[1] « A cette époque, Passy était considéré comme village parisien. En dépit de sa dénomination, la rue Basse était une voie montante, mal pavée, solitaire et située dans cette partie de Passy qui regarde la Seine. Cette rue a disparu dans les transformations de ce quartier. Le financier Solar, autrefois directeur du journal *l'Epoque*, a fait, dans ses Mémoires, une intéressante description de la maison occupée par Balzac à Passy. » *Le Monde moderne, loc. cit.*

[2] Le pavillon qu'occupa Balzac, rue Basse, avait été habité, avant lui, par l'actrice Contat, devenue Madame de Parny.

En 1843, l'hôtel de la rue Raynouard et le pavillon qui en dépendait étaient alors la propriété d'un M. Grandemain, qui habitait lui-même l'hôtel et louait le pavillon à Balzac au prix de 600 francs par an. Cette propriété appartient actuellement (1897) à la fille de M. Grandemain, Madame Barbier, qui occupe le pavillon même de Balzac. (Boyaumont.)

[3] « Dans la rue Fortunée, entre le haut du faubourg Saint-Honoré et les Champs-Elysées, se dressait un pavillon, dépendance de la magnifique habitation bâtie, au siècle dernier, par le financier Beaujon.

« Ce pavillon conservait des vestiges de l'architecture du XVIII° siècle ; il se composait d'un rez-de-chaussée à deux étages ; de plus, il était entouré d'un jardinet très suffisant pour Paris.

aujourd'hui rue Balzac [1] ; il repart quelques mois plus tard, et ne retourne en France qu'au mois de mai 1850. Depuis le 14 mars (1850), il était marié avec Madame veuve Hanska, chargée de quarante-cinq printemps [2] et d'au moins autant de rhumatismes.

Cinq mois après son mariage, Balzac trouvait au Père-Lachaise le repos qu'après une vie errante il avait si bien gagné !

« Balzac jugea qu'avec quelques améliorations peu coûteuses, il transformerait cette dépendance en hôtel à son usage, il se dépêcha donc de s'en rendre acquéreur.....

« On peut voir, au musée Carnavalet, deux portes provenant de l'hôtel Balzac et données par Mme Salomon de Rothschild, ainsi qu'un album de photographies représentant les aspects intérieurs et extérieurs de la maison de la rue Fortunée, photographies exactes, exécutées avant la démolition de la demeure du grand romancier. » *Le Monde moderne*, *loc. cit.*

[1] Il y a quelque temps, la Ville de Paris a fait placer rue Balzac, sur le mur qui sert de clôture à la propriété de la baronne Salomon de Rothschild, une plaque en marbre blanc, sur laquelle on lit l'inscription qui suit :

Ici s'élevait l'hôtel
où mourut
le 18 août 1850
Honoré de Balzac
auteur de la COMÉDIE HUMAINE
né à Tours
le 20 mai 1799.

C'est bien en effet dans cet endroit que s'élevait le petit hôtel acheté et habité par Balzac.

A ce propos, rectifions une erreur, une légende qui a cours dans le public. On croit généralement qu'après la mort de la veuve de l'auteur de la *Comédie humaine*, Mme Salomon de Rothschild, ayant acheté la propriété de Balzac, donna ordre de la démolir aussitôt, pour faire bâtir sur son emplacement le somptueux hôtel — un quasi palais — dont l'entrée et la façade se dressent aujourd'hui rue Berryer.

Eh bien, ceci n'est pas exact ; voici la vérité :

Après la guerre, Mme Salomon de Rothschild acheta au marquis de Bercy, qui en était propriétaire, une grande bâtisse du siècle dernier, appelée dans le quartier Saint-Honoré *le château de Beaujon* ; elle acheta aussi au peintre de marine Gudin son petit hôtel, attenant au château de Beaujon. Puis, ces constructions démolies, elle fit bâtir l'hôtel actuel, dont l'architecte fut M. Ohnet, le père de l'auteur du *Maitre de Forges*. (V. *Le Monde moderne*, juin 1897, p. 837.)

[2] Madame Hanska, née le 6 janvier 1804, avait épousé, en 1818, M. W. de Hanski, né lui-même en 1778, en Volhynie, dans ses terres. Elle devint veuve, pour la première fois, le 10 novembre 1847. Elle mourut le 8 avril 1882.

II. — L'ŒUVRE

L'HYGIÈNE DE BALZAC

Traçant le portrait de Balzac, Sainte-Beuve a écrit :

M. de Balzac avait le corps d'un athlète et le feu d'un artiste épris de la gloire; il ne lui fallut pas moins pour suffire à sa tâche immense. Ce n'est que de nos jours qu'on a vu de ces organisations énergiques et herculéennes se mettre en quelque sorte *en demeure* de tirer d'elles-mêmes tout ce qu'elles pouvaient produire et tenir, durant vingt ans, la rude gageure.

Quand on lit Voltaire, Racine, Montesquieu, on n'a pas trop l'idée de se demander s'ils étaient ou non robustes de corps, et puissants d'organisation physique. Buffon était un athlète, mais son style ne le dit pas. Les écrivains de ces âges plus ou moins classiques n'écrivaient qu'avec leur pensée, avec la partie supérieure et tout intellectuelle, avec l'essence de leur être. Aujourd'hui, par l'immense travail que l'écrivain s'impose et que la société lui impose à courte échéance, par suite de la nécessité où il est de frapper vite et fort, il n'a pas le temps d'être si platonique et si délicat. La personne de l'écrivain, son organisation tout entière s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres ; *il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles*[1].

Si nous avons tenu à ne pas écourter la citation, c'est qu'on ne saurait mieux, et en moins de mots, définir l'hygiène de l'écrivain de ce siècle ; et non pas celle de l'auteur intermittent, de l'homme d'un seul livre, mais de celui qui, à l'exemple de Balzac, a entrepris une besogne surhumaine, et qui, comme Sisyphe, doit rouler chaque jour son rocher, pour asseoir et consolider les bases de l'édifice rêvé. Les constitutions les plus

[1] *Causeries du Lundi*, t. II, p. 442.

vigoureuses, les tempéraments les plus solides, ne sauraient résister longtemps à de tels efforts, et quand dans la lutte la matière est vaincue, l'homme succombe prématurément, comme l'architecte de la *Comédie Humaine*, sans avoir achevé son œuvre.

Balzac, comme tous les grands travailleurs de la pensée, s'était imposé un règlement de vie, une discipline particulière, parce qu'il reconnaissait l'influence heureuse d'une répartition, qu'il croyait méthodique, des heures de travail et de délassement, d'une hygiène spéciale, en un mot ; bien spéciale, en effet, et qu'on ne saurait conseiller même à qui serait doué de la force de résistance nécessaire.

Nous ne voyons guère que Walter Scott et Lamartine qui aient surmené à ce point leur cerveau. Walter Scott succomba à ce travail forcené ; moins favorisé du sort, Lamartine se survécut à lui-même, offrant le triste spectacle d'une déchéance intellectuelle et d'une misère physiologique, assurément dignes de pitié.

Mais il y a un autre point de contact entre le romancier écossais et l'auteur des *Scènes de la vie privée*. Après le désastre de son éditeur, pour lequel il avait engagé sa signature, Walter Scott, afin de sauver son honneur, travailla vingt heures par jour, s'interrompant à peine pour prendre ses repas et goûter quelque sommeil. Balzac, lui aussi, sans cesse harcelé par les hommes d'affaires, fit des prodiges de travail, se lança dans les affaires de spéculation les plus fantastiques pour liquider ses dettes.

L'argent, partout l'argent, l'argent toujours ; ce fut le persécuteur et le tyran de sa vie : il en fut la proie et l'esclave par besoin, par honneur, par imagination, par espérance ; ce dominateur et ce bourreau le courba sur son travail, l'y enchaîna, l'y inspira, le poursuivit dans son loisir, dans ses réflexions, dans ses rêves, dissipa ses yeux,

maîtrisa sa main, forgea sa poésie, anima ses caractères et répandit sur toute son œuvre le ruissellement de ses splendeurs [1].

C'est pour se procurer de l'argent, et aussi de la gloire, que Balzac s'enfermait, pendant des mois, dans son cabinet, ne lisant aucune lettre, se couchant à six heures, aussitôt dîner [2], se reposant jusqu'à minuit, puis se remettant à la table de travail jusqu'à midi ; après son déjeuner, courant chez son imprimeur ou chez son éditeur, sortant rarement le soir, sauf pour aller au théâtre ou à quelque soirée mondaine.

Un de ceux qui l'ont approché de plus près nous a donné sur sa manière de travailler les indications les plus précieuses : c'est un témoignage d'autant plus intéressant à produire qu'il est véridique et que nous avons pu le contrôler par d'autres, émanant pareillement de contemporains de Balzac.

C'était dans la solitude la plus complète, la plus absolue, les volets, les rideaux hermétiquement fermés, à la clarté de quatre bougies, placées dans deux candélabres d'argent, qui dominaient sa table de travail, que de Balzac écrivait, sur cette petite table, devant laquelle l'écartement de ses pieds suffisait, non sans peine, à caser son large abdomen.

Vêtu d'une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très fine en hiver, les jambes libres de leurs mouvements, dans un large pantalon à pied de couleur blanche, élégamment chaussé de pantoufles de maroquin rouge, richement brodées d'or, le corps serré par une longue chaîne d'or de Venise, à laquelle était suspendu un riche plioir d'or, avec une paire de ciseaux du même

---

[1] Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, troisième édition, p. 53-54.

[2] « J'ai repris ma vie de travail. Je me couche à six heures, aussitôt dîner. L'animal digère et dort jusqu'à minuit. Auguste me pousse une tasse de café avec lequel l'esprit va tout d'une traite jusqu'à midi. Je cours à l'imprimerie porter ma copie et prendre mes épreuves pour donner de l'exercice à l'animal, qui rêvasse tout en marchant. » *Balzac*, par Madame Surville, p. 141.

métal, loin du monde, loin de toute préoccupation extérieure, de Balzac pensait et composait ; il corrigeait et recorrigeait, sans fin, ses épreuves. Revoir incessamment la réimpression de ses anciens ouvrages, c'était pour lui un délassement d'esprit : c'est ce qu'il appelait faire sa cuisine littéraire... Constamment il avait sur le chantier plusieurs volumes à la fois.

A huit heures du soir, après un fort léger repas, il se couchait d'ordinaire ; et presque toujours, deux heures du matin le retrouvaient assis à sa modeste table. Jusqu'à six heures, sa plume vive, légère, lançant des étincelles électriques, courait rapidement sur le papier. Le seul grincement de cette plume interrompait le silence de sa solitude monacale.

Puis il prenait un bain, dans lequel il restait une heure, plongé dans la méditation. A huit heures, Auguste lui présentait une tasse de café qu'il avalait sans sucre.

De huit à neuf heures, j'étais admis pour lui apporter des épreuves ou en reprendre de corrigées, ou pour lui arracher quelques parcelles de manuscrit.

Le travail de composition recommençait ensuite avec la même ardeur jusqu'à midi. Il déjeunait alors avec des œufs frais à la mouillette, ne buvait que de l'eau et terminait ce repas frugal par une seconde tasse d'excellent café noir, toujours sans sucre.

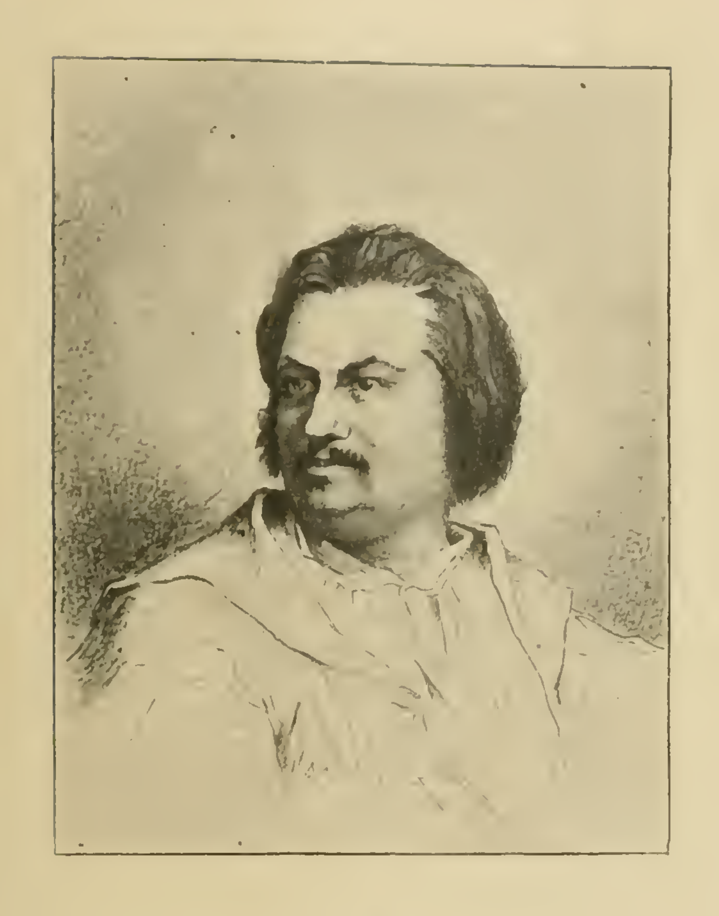
D'une heure à six, encore le travail, toujours le travail. Puis il dînait fort légèrement, buvant la valeur d'un petit verre de vin de Vouvray, qu'il aimait beaucoup et qui avait le pouvoir de lui égayer l'esprit. De sept à huit heures, il me recevait encore, et quelquefois aussi ses voisins, ses amis, Jules et Emile.

Voilà comment vivait et travaillait de Balzac [1].

Jules Sandeau a conté qu'à l'époque où il habitait le pavillon de la rue Cassini, Balzac, à un certain moment, s'enferma dans sa chambre, contrevents hermétiquement clos, rideaux parfaitement tirés, de façon à faire dans cette pièce une nuit permanente. Quatre bougies sur un candélabre l'éclairaient. Un joli feu de bois brillait dans la cheminée, devant laquelle

---

[1] *Balzac*, par Werdet, p. 275-276.



il m'est impossible de me remuer,
j'ai eu un fâcheux accident
qui me tient au lit, j'ai encore
p. 15 jours d'inaction, ayant
une jambe luxée. . . . .

. . . .

t. à vous
de Balzac

chauffait en permanence une cafetière. Une couchette de fer, une table carrée à tapis vert, un fauteuil, constituaient tout l'ameublement. Le grand romancier demeura cloîtré dans cette chambre pendant vingt-deux journées et vingt-deux nuits consécutives, sans prendre l'air extérieur, sans jouir de la lumière solaire, sans voir d'autre figure humaine que celle du domestique qu'il sonnait lorsqu'il éprouvait le besoin de manger, s'humectant de temps en temps le gosier par quelques gorgées de café pur, se jetant sur son lit aux heures où le sommeil le terrassait et se maintenant dans l'ignorance complète et voulue des faits extérieurs, de l'état du ciel, des heures qui s'écoulaient du jour et de la nuit. Il ne se délivra de cette captivité volontaire que quand il eut écrit le mot *fin* à la dernière page du manuscrit qu'il avait commencé au moment de son entrée en cellule [1].

Balzac, avons-nous dit, avait l'habitude de dîner à six heures, c'est-à-dire que la table était servie pour six heures, quand il avait invité des amis ; lui ne venait qu'au dessert et souvent même pas du tout [2].

Il ne buvait que de l'eau, mangeait peu de viande : en revanche, il consommait des fruits en quantité. Ceux qu'on voyait sur sa table étonnaient par la beauté de leur choix et leur saveur. Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches [3]. Il n'en restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. Il dévorait

---

[1] J. Lemer, *Balzac*, p. 99-100.

[2] Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*, p. 31.

[3] « Madame Barbier se rappelle encore les allures singulières de la maison, les fenêtres fermées une partie des jours et Balzac travaillant aux bougies, de minuit à 8 heures du matin, de dix heures à cinq heures du soir... et sa vie d'une sobriété légendaire dont le seul luxe était l'abondance des fruits en toute saison. » M. de Royaumont, *Balzac à Passy*.

tout[1]. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de Doyenné, je voudrais ajouter et causant : mais Balzac causait peu à table. Il laissait causer, riant de loin en loin, en silence, à la manière sauvage de Bas-de-Cuir, ou bien il éclatait, comme une bombe, si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé ; il ne l'était jamais trop. Alors, sa poitrine s'enflait, ses épaules dansaient sous son menton réjoui. Le franc Tourangeau remontait à la surface. Nous croyions voir Rabelais à la Manse de l'abbaye de Thélème. Il se fondait de bonheur, surtout à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient pourtant délicieux[2].

Comment Balzac a-t-il pu mener à bien son œuvre gigantesque ? Comment arriva-t-il à pouvoir travailler la nuit sans succomber au sommeil ? On l'a déjà deviné : par une consommation immodérée de café. Il était convaincu que cela lui faisait mal ; il en convenait volontiers[3], et néanmoins, il ne put jamais se sevrer de cette fâcheuse habitude : c'est qu'il était persuadé que le café était, si l'on peut ainsi s'exprimer, un *sécréteur d'idées*.

Dans son *Traité des excitants modernes*[4], le génial romancier a décrit, avec l'intensité d'analyse qui lui est habituelle, l'état cérébral des gens qui ont pris du café avec excès :

Ce café, dit-il avec quelque emphase, tombe dans votre estomac.

---

[1] « Sa contenance à table tenait du Gargantua. Ses biographes citent un menu d'un dîner qu'il commanda chez Véry, pour lui seul. Sur cette carte figurent un cent d'huîtres d'Ostende, douze côtelettes de présalé au naturel, un caneton aux navets, une paire de perdreaux rôtis, une sole normande, sans compter les hors d'œuvre, les entremets, les fruits, entre autres les poires de Doyenné qui défilèrent à la douzaine, puis vins fins, vins renommés, café et liqueurs. C'était une noce, et cependant tout y passa sans miséricorde. » Louis Nicolardot, *Histoire de la Table*, p. 424.

[2] Gozlan, *Balzac en pantoufles*, p. 32.

[3] V. *Balzac*, par Madame Surville, p. 157.

[4] *Revue de Paris*, avril 1852.

Dès lors, tout s'agite, les idées s'ébranlent, comme les bataillons de la Grande Armée sur le terrain d'une bataille et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées : la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop : l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses ; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs, les figures se dressent, le papier se couvre d'encre, car la lutte commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire...

Balzac, qui se fait avec tant d'ardeur le champion du café, le prenait généralement sans sucre et il tenait à le préparer lui-même.

Il a donné diverses recettes pour faire du bon café, indiquant, avec un soin qui allait jusqu'à la minutie, la quantité et la température de l'eau, la durée de cuisson, le mode de préparation. Il faisait valoir les avantages comparés du café concassé à la turque, de l'infusion ou de la décoction, le conseillant, suivant les cas, à jeun ou après les repas.

Il allait lui-même acheter son café. Il lui fallait les trois espèces de café de Minoret [1] et, pour n'être pas trompé sur la qualité, il avait la précaution d'acheter les trois cafés dans trois quartiers différents [2].

---

[1] Dans *Ursule Mirouet*, Balzac insiste sur cette habitude de Minoret, le tuteur de l'héroïne du roman : « Le docteur offrit, telle était sa grande marque d'intimité, une tasse de son café moka, mélangé de café Bourbon et de café Martinique brûlé, moulu, fait par lui-même dans une cafetière d'argent, dite à la Chaptal ». C'est le portrait de Balzac par lui-même.

[2] « Ce café se composait de trois sortes de grains : bourbon, martinique et moka. Le bourbon, il l'achetait rue du Mont-Blanc (Chaussée-d'Antin); le martinique, rue des Vieilles-Audriettes, chez un épicier de la rue de l'Université, par exemple je ne sais plus trop lequel, quoique j'aie accompagné Balzac une ou deux fois dans ses voyages à la recherche du bon café. Ce n'était pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris. Mais un bon café vaut cela et même davantage ». *Balzac en pantoufles*, par L. Gozlan, p. 31.

Le café était la boisson préférée de Balzac, sa liqueur favorite... après son thé toutefois.

Ce thé, fin comme du tabac de Latakieh, jaune comme de l'or vénitien, répondait sans doute aux éloges dont Balzac le parfumait avant de vous permettre d'y goûter : mais véritablement il fallait subir une espèce d'initiation pour jouir de ce droit de dégustation. Jamais il n'en donnait aux profanes... Aux fêtes carillonnées seulement, il le sortait de la boîte kamtschadale, où il était renfermé comme une relique, et il le dégageait lentement de l'enveloppe de papier de soie, couverte de caractères hiéroglyphiques.

Alors Balzac recommençait, toujours avec un nouveau plaisir pour lui et pour nous, l'histoire de ce fameux thé d'or. Le soleil ne le mûrissait que pour l'empereur de la Chine, disait-il ; des mandarins de première classe étaient chargés, comme par un privilège de naissance, de l'arroser et de le soigner sur sa tige. C'étaient des jeunes filles vierges qui le cueillaient avant le lever du soleil et le portaient en chantant aux pieds de l'empereur. La Chine ne produisait ce thé enchanté que dans une seule de ses provinces, et cette province sacrée n'en fournissait que quelques livres destinées à Sa Majesté Impériale et aux fils aînés de son auguste maison.

Par grâce spéciale, l'empereur de la Chine, dans ses jours de largesse, en envoyait par les caravanes quelques rares poignées à l'empereur de Russie.

C'était par le ministre de l'autocrate que Balzac, de ministre en ambassadeur, tenait celui dont il nous favorisait à son tour.

Le dernier envoi, celui d'où procédait le thé jaune d'or, donné à Balzac par M. de Humboldt, avait failli rester en route. Il était arrosé de sang humain. Des Kirguises et des Tartares Nogaïs avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très long et très meurtrier qu'elle était parvenue à Moscou, sa destination. C'était, comme on le voit, une espèce de thé des Argonautes. L'histoire de l'expédition que nous abrégeons beaucoup ne finissait pas absolument là : celle de ses étonnantes propriétés y faisait suite : trop étonnantes ! Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, prétendait Balzac, on devient borgne, six fois, on devient aveugle : il faut se consulter. Aussi, lorsque Laurent Jan se disposait à boire une tasse

de thé, digne de figurer dans les endroits les plus bleus des *Mille et une nuits*, il disait :

— Je risque un œil : servez [1] !

∴

Théophile Gautier prétend que le grand Gœthe avait trois choses en horreur; une de ces choses était la fumée de tabac.

Balzac, comme le Jupiter de l'Olympe poétique allemand, ne pouvait souffrir le tabac, sous quelque forme que ce fût : il anathématisait la pipe et proscrivait le cigare [2]. Il n'admettait même pas le léger papelito espagnol : le narguilhé asiatique trouvait seul grâce devant lui, et encore ne le souffrait-il que comme *bibelot* curieux et à cause de sa couleur locale. Dans ses philippiques contre l'herbe de Nicot, il n'imitait pas ce docteur qui, pendant une dissertation sur les inconvénients du tabac, ne cessait de puiser d'amples prises à une large tabatière placée près de lui : il ne fuma jamais. Sa *Théorie des excitants* contient un réquisitoire en forme à l'endroit du tabac, et nul doute que, s'il eût été sultan comme Amurath, il n'eût fait couper la tête aux fumeurs relaps et obstinés. Il réservait toutes ses prédilections pour le café, qui lui fit tant de mal et le tua peut-être, quoiqu'il fût organisé pour devenir centenaire [3].

---

[1] *Balzac en pantoufles*, p. 34-35.

[2] Il écrivait à Madame Hanska :

« Paris, 11 mars 1833.

«... Je ne bois que du café. *Je n'ai jamais connu l'ivresse que par un cigare*, qu'Eugène Süe m'a fait fumer malgré moi, et c'est ce qui m'a donné les moyens de peindre l'*ivresse aux Italiens*, que vous me reprochez dans le *Voyage à Java*. » *Revue de Paris*, 1894.

Dans l'étude qu'il a consacrée à Balzac (p. 17), Lamartine a écrit cette phrase : Balzac avait « les dents inégales, ébréchées, *noircies par la fumée du cigare* ». Ce n'est évidemment là qu'une supposition de la part du poète qui, au contraire de Gautier, n'avait jamais vécu dans l'intimité de Balzac.

[3] *Balzac*, par Th. Gautier, p. 146.

Il est désormais[1] prouvé que Balzac avait une aversion réelle pour le tabac ; à maintes reprises, dans ses ouvrages, il a stigmatisé les fumeurs[2] et quand il est obligé, pour la vraisemblance du récit, de laisser un de ses personnages s'adonner à cette habitude funeste, sa phrase brève et dédaigneuse trahit un blâme secret : « Quant à de Marsay, dit-il, il était occupé à fumer ses cigares ! » Et il faut qu'il aime bien ce condottiere du dandysme pour lui permettre de fumer dans son œuvre[3].

Pas plus que du tabac, Balzac n'abusa d'un excitant cérébral autrement actif, le haschich ou extrait de chanvre indien. C'est Gautier qui avait essayé de lui en faire prendre.

Le bon Théo amena un jour le grand romancier à l'hôtel Pimodan, et le fit participer à l'une de ces séances, dont notre poète a raconté lui-même les détails dans le *Club des Hachichins* et dans sa Notice sur *Charles Baudelaire*[4]. Mais la forte tête de Balzac résista au poison, et il n'éprouva point les sensations annoncées[5].

J'ai résisté au haschich, écrivait-il à Madame Hanska, le 23 décembre 1845 ; du moins je n'ai éprouvé aucun des phénomènes dont on m'avait parlé. Mon cerveau est si solide, qu'il fallait, à ce qu'on m'a dit, que la dose fût plus forte. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines, puis j'ai descendu pendant vingt ans l'escalier de Lauzun ; j'ai vu les dorures et les peintures du salon dans une splendeur féerique. Mais, ce matin, depuis mon réveil, je dors toujours et je suis sans force et sans volonté[6].

---

[1] V. *Chronique médicale*, 1897, p. 629.

[2] V. *Chronique médicale*, 1898, p. 428.

[3] *Balzac*, par Th. Gautier, p. 147.

[4] Notice de 1875.

[5] De Lovenjoul, *Autour de H. de Balzac*.

[6] Théophile Gautier a fait le récit de cette soirée. (Voir *Portraits et Souvenirs littéraires*, Notice sur Baudelaire, 1875.)

Balzac s'en tint heureusement là et plus jamais ne voulut recommencer l'expérience : la première épreuve l'avait guéri de sa curiosité.

∴

C'est, je crois bien, encore Gautier qui a le plus contribué à accréditer cette légende — que Balzac ne démentait pas, bien au contraire — de la chasteté de l'auteur de *Béatrix*.

Il nous prêchait, écrit Gautier, une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer pendant deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin... *vivre surtout dans la chasteté la plus absolue*; il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation, très rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, et nous citions des noms illustres [1]. Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes ! ». Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres : cela formait le style [2].

Il est certain que Balzac écrivit beaucoup aux femmes dans sa vie. Était-ce seulement pour se former le style ? Nous serions plutôt disposé à croire que ses effusions étaient comme un dériva-

---

[1] Dans une lettre à Madame Hanska, Balzac disait, en parlant de V. Hugo : « Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé. » *Revue de Paris*, 1er mai 1899.

[2] *Balzac*, par Th. Gautier, p. 56-57.

tif de son exubérance sentimentale[1]. Il faut pourtant rendre à Balzac cette justice que lui, d'ordinaire si débordant, si expansif quand il s'agissait de projets littéraires ou d'idées d'affaires, fut toujours très discret sur ses amitiés féminines[2]. De ce côté au moins, il ne pêcha point par la fatuité[3].

Dans ses lettres à Madame Hanska, ainsi que l'a fait remarquer avec beaucoup de pénétration d'esprit et de jugement, M. le vicomte Sp. de Lovenjoul, un point surtout est soigneusement dissimulé.

Balzac se garde de faire allusion, sans une raison majeure, aux héroïnes de ses autres aventures d'amour, dont il cache avec soin l'existence et le nombre.

Leur multiplicité ne l'empêchait nullement, d'ailleurs, de se vanter, à l'occasion, d'une fidélité sans défaillance, aussi bien — quand l'argument lui semblait opportun — que d'une chasteté pratiquée pendant plusieurs années. Mais au même moment, dans ses confidences à sa sœur, il avouait... qu'il menait une existence bien différente ! Balzac tenta l'impossible pour créer la légende, trop bien établie aujourd'hui, de ses mœurs d'anachorète. Aussi, répondit-il à chacune des nombreuses jalouses qu'il rencontra, et à toutes les jalousies qu'il éveilla sur sa route, en affirmant que sa vie était immaculée et sans tache, comme celle d'un cénobite. Il a toujours et partout, à propos de la fidélité qu'il assurait garder à ses amantes, essayé d'abuser de la crédulité de celles qui crurent conquérir son unique amour[4].

---

[1] Balzac était, avant tout, un sentimental, ce qui n'exclut pas l'amour matériel. Il avait trente-trois ans quand il écrivait à une de ses habituelles correspondantes, Madame Z. Carraud, (il venait de corriger son roman de *Louis Lambert*) :

« Comme une ourse, j'ai léché mon petit... En somme, je suis satisfait. C'est une œuvre de profonde mélancolie et de science. Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse et tous les jours mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que *l'amour, c'est ma vie et mon essence...* » Que veut-on de plus explicite ?

[2] Cf. dans les *Nouveaux Essais sur Balzac*, de M. Paul Flat, le chapitre : *Balzac féministe*.

[3] G. Ferry, *Balzac et ses amies*, p. 24.

[4] Vicomte de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, p. 62-63.

C'est ce qu'avait dit, aux termes près, la sœur de Balzac, Madame Surville :

Je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait pas été le plus discret.

Lui, si confiant pour tout ce qui le regardait, ne commit jamais aucune indiscrétion dans ses relations et gardait fidèlement les secrets des autres, s'il ne savait pas garder les siens [1].

A la fin de la notice qu'elle consacre à son frère [2], Madame Surville, tout en reconnaissant que G. Sand a rendu hommage au grand talent de Balzac, qui l'appelait son *grand frère George*, ajoute que l'auteur d'*Indiana* s'est trompée sur un seul point, sur l'extrême sagesse qu'elle attribue à Balzac : « il ne mérite pas, ajoute-t-elle, cet éloge : hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde. »

Voici ce que George Sand avait écrit à ce propos :

Sobre à tous autres égards, il avait les mœurs les plus pures ; ayant toujours redouté le désordre comme l'ennemi du talent, et chéri presque toujours les femmes uniquement par le cœur ou par la tête, même dans sa jeunesse.

Il aimait la chasteté comme une recherche et n'attaquait le sexe que par curiosité. Quand il trouvait une curiosité égale à la sienne, il exploitait cette mine d'observations avec un cynisme de confesseur ; c'est ainsi qu'il s'exprimait sur ce chapitre. Mais quand il rencontrait la « santé de l'esprit et du corps », je répète son langage, il se trouvait heureux comme un enfant, de pouvoir parler de l'amour vrai et de s'élever dans les hautes régions du sentiment [3].

Les amours à fleur de peau ne tentaient pas le romancier.

---

[1] *Balzac*, par Madame Surville, p. 196-197.

[2] *Balzac*, par Madame Surville, *loc. cit.*

[3] *Balzac*, par J. Lemer, p. 185.

mais cela ne l'empêchait pas de se conduire, à l'occasion, en vrai disciple de Rabelais [1] : quand on a écrit les *Contes drôlatiques*, on doit pouvoir soutenir vaillamment la lutte au jeu d'Eros.

Balzac a beau entonner des hymnes en l'honneur de la chasteté, nous avons de la méfiance [2].

N'est-ce pas dans *La Cousine Bette* que se trouve cet étonnant passage, véritable hosannah à la virginité :

Pour quiconque observe le monde social, ce sera toujours un objet d'admiration que la plénitude et la rapidité des conceptions chez les natures vierges. La virginité, comme toutes les monstruosités, a des richesses spéciales, des grandeurs absorbantes.

La vie dont les forces sont economisées a pris, chez l'individu vierge, une qualité de résistance et de durée incalculable. Le cerveau s'est enrichi dans l'ensemble de ses qualités réservées.

Lorsque des gens chastes ont besoin de leur corps ou de leur âme, qu'ils recourent à l'action ou à la pensée, ils trouvent alors de l'acier dans leurs muscles, ou de la science infuse dans leur intelligence, une force diabolique, ou la magie noire de la volonté.

La virginité [3], mère des grandes choses,

Magna parens rerum,

---

[1] V., dans le livre de M. de Lovenjoul précité, une lettre très significative de Balzac à sa sœur.

[2] Relisez les lettres si brûlantes à Madame Hanska, notamment celles des 11 mars et 30 juillet 1834. Jamais ne furent écrites dans notre langue d'épîtres plus passionnées.

[3] Dans un autre endroit des œuvres de Balzac, nous avons cueilli les lignes qui suivent ; c'était décidément chez lui une idée fixe : « Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la force s'y déploie, elle en élargit les délicates membranes, elle en enrichit la pulpe ; mais elle aura si bien déserté l'entresol, que l'homme de génie y rencontrera la maladie décemment nommée *frigidité* par la médecine. Au rebours, passez-vous votre vie aux pieds des divans sur lesquels il y a des femmes infiniment charmantes, êtes-vous intrépidement amoureux, vous devenez un vrai cordelier sans froc. L'intelligence est incapable de fonctionner dans les hautes sphères de la conception. La vraie force est entre ces deux excès. Quand on mène de front la vie intellectuelle et la vie amoureuse, l'homme de génie meurt comme sont morts Raphaël et lord Byron... »

tient dans ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs. Enfin cette grandiose et terrible exception mérite tous les honneurs dont l'entoure l'Église catholique[1].

Dans sa spirituelle, mais peut-être fantaisiste biographie de Balzac[2], Léon Gozlan a conté qu'un petit journal d'étudiants publia un jour une caricature tellement injurieuse pour l'auteur de la *Peau de chagrin*, de qui elle travestissait outrageusement les mœurs chastes et réglées, qu'il se fâcha sérieusement et déposa au parquet du procureur du roi une plainte en calomnie, en se portant partie civile. Il ne se décida à renoncer à la poursuite, que lorsqu'on lui eut fait comprendre qu'il fallait bien se résigner à subir les inconvénients inséparables de la notoriété.

Cette indignation n'était-elle pas un peu factice et n'avons-nous pas le droit d'en sourire, sans être taxé d'irrespect, aujourd'hui qu'il n'est plus permis d'ignorer que Balzac se permettait parfois un accroc à des théories que, dans son for intérieur, il devait être le premier à juger bien absolues ?

---

[1] *Les Parents pauvres*, première partie : *La Cousine Bette*.

[2] *Balzac chez lui*, par L. Gozlan.

C'était à un dîner auquel assistaient Jules Sandeau, Gustave Planche et quelques autres écrivains du temps. La conversation vint à tomber sur la question de la propriété littéraire, et sur les contrefaçons et les plagiats dont les littérateurs français étaient victimes, faute d'une réglementation sérieuse.

« Oui, Messieurs, s'écria un convive, nous tous, gens de lettres, nous devrions nous liguer pour faire cesser un tel scandale ! »

A ces mots : *nous tous, gens de lettres !*, Balzac bondit sur sa chaise, éclate de rire, et foudroyant l'orateur : « Vous, Monsieur, vous, homme de lettres !, s'écria-t-il. Vous osez vous comparer à nous ? Allons donc ! Vous oubliez avec qui vous avez l'honneur de siéger ici : avec les maréchaux de la littérature moderne ! »[1].

Cette anecdote, qui n'a jamais été controuvée, peint Balzac au naturel.

L'orgueil de Balzac était immense et, sous ce rapport, il n'est qu'un homme qui puisse lui être comparé, c'est Victor Hugo. Victor Hugo était dominé par une idée fixe : devenir le plus grand poète, le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps. Il n'admettait pas qu'il pût être enfermé dans des formes de gouvernement et de culte, où il n'eût pas le droit de tout dire et chance d'être ainsi le premier. « Pendant quelque temps, la gloire de Napoléon hante Victor Hugo. Mais vient le jour où Victor Hugo ne peut plus tolérer que quelqu'un ait une gloire égale à la sienne. Il ne dit pas : le génie c'est moi, mais il commence fermement à croire que tout le monde le dira[2] ».

---

[1] *Gazette anecdotique,* 1879, t. I, p. 57-58.

[2] L'*Homme de génie*, de C. Lombroso, p. 62-63.

Balzac, comme Victor Hugo, était convaincu que le public se trompait, quand celui-ci ne ratifiait pas l'opinion que lui, Balzac, avait de ses œuvres [1] ; loin de confesser ses torts, il était bien près de prendre son lecteur en pitié. Combien de littérateurs de la jeune école qui font leurs petits Balzac, sans avoir l'envergure du Maître ! Mais Balzac désarmait les plus prévenus par son ingénuité : sa vanité n'était jamais agressive.

> Chacun sait, écrit de lui G. Sand [2], comment la conscience de sa grandeur débordait chez lui, comment il aimait à parler de ses ouvrages, à les raconter. Ingénu et bonhomme, il demandait des conseils aux enfants, mais il n'attendait jamais de réponse, ou bien s'en servait pour la combattre avec toute l'obstination de sa supériorité. Il parlait toujours de lui, de lui seul, mais très bien. Un soir, ayant une belle robe de chambre neuve, il voulut sortir ainsi habillé, une lampe à la main, pour exciter l'admiration du public... [3]

Ne fut-il pas un temps où il se montra « dans un riche équipage, un coupé conduit par un corpulent cocher à la riche li-

---

[1] Le Dr A. Fournier a rapporté, dans son opuscule (*La Statue de Balzac à Tours*), cette anecdote qu'il tenait du baron Larrey :

« Dans une soirée littéraire, au milieu de nombreux admirateurs, alors qu'il lisait un de ses romans et débitait avec cet admirable talent de diction dont seul il avait le secret, tout à coup il s'arrête et, sans s'occuper de ceux qui l'entourent : « Que c'est donc beau ! », s'écrie-t-il, et il continue. Cette exclamation eût été assurément comme intempestive et fate, sortant de la bouche d'un autre que Balzac ; chez lui, au contraire, elle devenait le témoignage expansif d'une juste admiration pour son génie. »

[2] *Histoire de ma Vie*, t. V, c. IX.

[3] « Le Balzac qui a vécu parmi nous, l'auteur de tant d'histoires si finement variées, se complaisait à des excentricités qui n'annonçaient pas toujours un homme de son mérite. Causant un soir au foyer public de l'Opéra avec les Gens de lettres dont je faisais partie, il s'interrompit tout à coup pour dire : « *Quand je pense que, pendant que je suis ici, trois cents bougies brulent chez moi.* » On n'y fit d'abord pas attention ; mais, sur la récidive, une gageure s'engagea, d'après laquelle, vérification faite, cinq cents francs furent jugés légalement acquis par Balzac (1829). » Ch. Maurice, *Hist. anecd. du Théâtre*, t. I, p. 417.

vrée couleur marron, à boutons dorés, rehaussés des initiales H. B., surmontées de l'écu des d'Entraigues[1], avec un groom qu'il avait fait venir exprès de Lilliput pour porter ses messages ?[2] ».

Il s'admirait naïvement et publiquement : « Vous me ressemblez, disait-il à Champfleury ; *je suis content pour vous de cette ressemblance.* » Et il ajoutait : « Il n'y a que trois hommes à Paris qui sachent leur langue : Hugo, Gautier et moi[3]. »

Quand, dans ses lettres, il parle de ses romans, il les qualifie modestement de *chefs-d'œuvre* : une fois son *Louis Lambert* terminé, il va se reposer des fatigues qu'il lui a coûtées, à Aix-les-Bains. De cette ville, il écrit à sa mère :

Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction ; j'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert* : j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un *chef-d'œuvre* [4], mais il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême[5].

---

[1] « On sait que Balzac prétendait descendre des Balzac d'Entraigues ; quelqu'un lui disait un jour : « Mais vous savez que c'est une plaisanterie, que vous n'avez aucun rapport avec les d'Entraigues. » — « Tant pis pour eux », répondit-il, avec un ton de grandeur satisfaite ». Armand Baschet, *Balzac*, p. 150.

« C'est par un sentiment de vanité mesquine qu'il avait ajouté à son nom la particule, à laquelle il n'avait aucun droit. » Edmond Biré, *Honoré de Balzac*, p. 85-91.

[2] *Souvenirs sur Balzac*, par Werdet.

[3] Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, p. 62.

[4] Par une singulière aberration, il n'estimait pas à leur valeur deux de ses romans, peut-être les meilleurs : *Le Père Goriot* et *Eugénie Grandet*. Lorsqu'on lui reprochait cette injustice : « Laissez-moi donc, disait-il, ceux qui m'appellent le père d'*Eugénie Grandet* veulent m'amoindrir. Certainement c'est un chef-d'œuvre, mais un petit chef-d'œuvre ; ils se gardent bien de nommer les grands. »

[5] *Balzac*, par Madame Surville, p. 121.

Encore avec sa mère se montre-t-il réservé, mais dans ses épanchements fraternels, il est débordant :

Tu as raison, de par Dieu ! Ces livres-là font vivre !, disait-il un jour à sa sœur qui lui prodiguait ses encouragements.

D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là ?... Il peut protéger un Balzac aussi bien qu'un imbécile, et il n'est pas difficile même d'inventer ce hasard !...

Qu'un de mes amis millionnaires (et j'en ai), ou qu'un banquier ne sachant que faire de son argent, vienne me dire : « Je connais votre immense talent et vos soucis, il vous faut telle somme pour être libre, acceptez-la sans crainte, vous vous acquitterez, votre plume vaut mes millions !... *Il ne faut jamais que cela, ma chère !...*

Habituée à l'entendre ainsi parler, sa sœur n'avait garde de l'interrompre, ni de manifester sa surprise. Balzac, tout à son idée, poursuivait :

Ces gens-là dépensent tout en fantaisies !... Une belle action est une fantaisie comme une autre, et qui donne de la joie à toute heure !... C'est quelque chose de se dire : *J'ai sauvé un Balzac !...* L'humanité a par-ci par-là de bons sentiments, et il y a des gens qui, sans être Anglais, sont capables de pareilles excentricités !... Moi, disait-il, en se frappant sur sa poitrine, moi, millionnaire ou banquier, je les aurai !...

Et complètement possédé de son illusion, il se promenait joyeusement par la chambre, levant et agitant les bras :

Ah ! Balzac est libre !... Vous verrez, mes chers amis et mes chers ennemis, comme il marchera !...

Il allait droit à l'Institut. De là à la Chambre des pairs il n'y avait qu'un pas : il y entrait. Pourquoi ne serait-il pas pair ? *Tels* et *tels* l'étaient bien devenus... De pair, il devenait ministre : qu'y aurait-il encore là d'extraordinaire ? des précédents exis-

taient. Est-ce que ce ne sont pas les gens qui ont fait le tour de toutes les idées qui sont les plus aptes à gouverner les hommes? Il voudrait bien voir que l'on s'étonnât de son portefeuille !

Le ministre, c'est-à-dire Balzac, s'asseyait pour gouverner la France : il signalait et réformait bien des abus. De belles idées, de sages paroles sortaient de ses rêves... puis, comme tout marchait à souhait dans son nouveau ministère et dans le royaume, il revenait au banquier ou à l'ami qui l'avait conduit aux honneurs, pour le favoriser autant que lui.

Sa part sera belle dans l'avenir. On dira : *Cet homme comprit Balzac, lui prêta de l'argent sur son talent, le mena aux honneurs qu'il méritait : ce sera sa gloire à lui* ; n'en a pas qui veut ! Cela vaut mieux que de brûler un temple pour laisser son nom à la postérité[1].

Le beau rêve évanoui, il retombait à terre, mais il n'était point meurtri ; les projets succédaient aux projets et si ce n'était pas l'un, c'était l'autre qui l'enrichirait. Avec sa plume ne pouvait-il prétendre à tout ? n'était-elle pas le levier qui soulèverait le monde ?

Mme Ancelot, dans ses *Salons de Paris*, rapporte que Balzac, à l'époque où il demeurait rue Cassini, avait dans son cabinet une statuette de Napoléon, avec cette inscription : *Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume.*

Napoléon[2], c'était, aux yeux de Balzac, le génie supérieur, le modèle à imiter en tout.

---

[1] Mme Surville, *Balzac*, loc. cit.

[2] Balzac nous a laissé de Napoléon un portrait qui peut aller de pair avec celui de Stendhal et encore ne sommes-nous pas certain que le romancier n'ait pas été supérieur au psychologue ; on va pouvoir en juger :

« Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon ? Un « homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait ! qui a été le « plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mor- « dant, le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie, qui a promené

« En somme, écrivait-il à Mme Hanska, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu dans ce siècle une influence immense : Napoléon[1], Cuvier et O'Connell ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple ; moi, *j'aurai porté une société tout entière dans ma tête.* »

Balzac se croyait réellement appelé à refondre l'état social et, à maintes reprises, il eut la velléité d'aborder la carrière politi-

---

« partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui ne « pouvait tout faire parce qu'il voulait tout ; prodigieux phénomène de vo- « lonté, domptant une maladie par une bataille, et qui cependant devait « mourir de maladie dans son lit, après avoir vécu au milieu des balles et « des boulets, un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la « parole et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute ; « politique bizarre, qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui « respecta trois têtes, celle de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Met- « ternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'empire français et qui lui « paraissaient peser plus que des milliers de soldats ; homme auquel, par « un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de « bronze ; homme rieur et bon, à minuit, entre des femmes, et, le matin, « maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau « de son bain ! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans « goût et protégeant les arts, malgré ses antithèses, grand en tout par « instinct et par organisation ; César à vingt-cinq ans, Cromwell à tren- « te ; puis, comme un épicier du Père-Lachaise, bon père et bon époux. « Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, « des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a- « t-il pas voulu faire de l'Europe la France ? Et après nous avoir fait pe- « ser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous « a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et « lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de « son empire, dans une mer de sang et de soldats. Homme qui, tout pen- « sée et tout action, comprenait Desaix et Fouché ! Tout arbitraire et tout « justice à propos ! le vrai roi, en un mot ! »

Cette admirable page ne méritait-elle pas d'être exhumée ?

[1] C'était sans doute la hantise de Napoléon qui lui faisait répondre à ceux qui le raillaient sur sa petite taille (il n'avait que cinq pieds) : « que les grands hommes étaient presque toujours petits ». « Il faut que la tête soit près du cœur, ajoutait-il, pour que ces deux puissances qui gouvernent l'organisation humaine fonctionnent bien. » V. *Balzac*, par Madame Surville, p. 198.

que. Il se sentait, disait-il, « une vocation irrésistible vers la gloire et le pouvoir ». Heureusement, mieux inspiré que Hugo et que Lamartine, ses rivaux en gloire, il ne persévéra pas dans son erreur : ses électeurs le firent rentrer sous la tente et sagement il n'essaya pas d'en sortir.

Songe-t-on à ce qu'il serait advenu s'il fût allé s'asseoir sur les bancs de l'Assemblée nationale ? Le suffrage universel est un minotaure qui a fait assez de victimes pour que nous n'ayons pas à regretter qu'il ait respecté un Balzac.

LE RÉALISME DE BALZAC

Du merveilleux discours qu'a prononcé M. Brunetière aux récentes fêtes de Tours, nous nous plaisons à détacher cet éloquent passage :

En littérature, ou tout au moins en prose, on éprouve un vif plaisir, très naturel et très légitime, à voir se dessiner sous la transparence des mots, les contours précis de l'idée. Mais nous sommes devenus plus exigeants depuis lors. Et dans le roman, comme au théâtre, nous nous sommes aperçus que le style ne consistait essentiellement ni dans une correction dont le mérite, en somme, ne va pas au delà de savoir mettre l'orthographe, ni dans une facilité, dans une abondance, dans un flux de discours qui finissent, — ainsi la prose de George Sand, — par donner la sensation de la monotonie, ni dans cette écriture *artiste* qui a fait le désespoir de Flaubert, mais peut-être uniquement dans le don de faire *vivant*... Faire vivant, voilà ce que l'artiste moderne se propose avant tout ; c'est là-dessus que nous le jugeons ; c'est ce qui assure, en dépit des maîtres d'école, la durée de son œuvre, et, en ce sens, le style, tel que les grammairiens l'entendent, n'est et ne doit être qu'un moyen.

Avant M. Brunetière, M. Paul Flat, un critique singulièrement subtil, avait exprimé la même pensée mais sous une forme plus synthétisée :

« Le penseur moderne est conduit à envisager le style, ainsi que le sentirent toujours par intuition les grands artistes de lettres, avant et par-dessus tout comme un *fait d'émotion* [1]. » Chez Balzac, comme chez tous les hommes vraiment supérieurs, le phénomène émotif double, en effet, le phénomène intellectuel.

[1] P. Flat, *Seconds Essais sur Balzac*, p. 9.

« Le monde des concepts, des idées générales, loin de rester comme dans le cerveau d'un homme ordinaire ou d'un froid logicien, un phénomène de pure abstraction, se confond avec sa sensibilité d'écrivain, si bien que, derrière chacune de ses pages principales, nous voyons transparaître *tout son tempérament, toute sa vie organique*[1]. »

Pouvait-on qualifier en termes plus expressifs, plus « propres », les qualités du style de Balzac ? Balzac s'est reflété tout entier, peut-on dire, dans les œuvres émanées de son puissant cerveau. Reste à déterminer comment, dans ce cerveau, ressuscitaient les images perçues d'abord par les sens.

On sait qu'à l'heure actuelle, sous l'impulsion de Charcot et de son école, et surtout à la suite des belles études de M. Th. Ribot et ses élèves, on classe les individus en *auditifs*, *visuels* ou *moteurs*, selon que l'ouïe, la vue ou le tact sont tout d'abord impressionnés. On s'est posé la question pour Balzac, on a recherché dans quel compartiment on pouvait loger son « cas » : cas évidemment complexe ! Balzac, en effet, est, nous le répétons, à la fois un intellectuel et un sentimental : « Les images qui, le plus fréquemment, ressuscitaient dans son cerveau étaient *les images de pensées* et *les réminiscences de sentiments*[2]. » Mais s'il a excellé dans la *renaissance des états d'âmes*, selon une très heureuse expression[3], il n'en a pas moins donné la preuve d'une puissance de *vision*, d'une faculté véritablement extraordinaire d'évocation : c'est donc, outre un psychologue, un *visuel*, par beaucoup de côtés. Chez lui l'expression verbale sert presque toujours à la reproduction d'un état d'âme : d'où l'intensité de vie qui se dégage de la moindre production de l'auteur de la « Comédie humaine ».

---

[1] P. Flat, *op. cit.*

[2] *Seconds Essais sur Balzac*, p. 16.

[3] De M. Paul Flat.

Pour avoir, du reste, une idée suffisante de ce don, presque spécial à Balzac, on n'a qu'à se reporter à ce que le romancier a lui-même écrit, au début de son *Facino Cane* ; on ne saurait trouver d'arguments plus décisifs :

Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps ; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur le champ au delà ; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui, comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait diverses paroles.

Lorsque, entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre, depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue ; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires, la mère tirait son enfant par la main, sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes. Les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain. Ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'étaient alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre ou sur la longueur de l'hiver et le renchérissement des mottes, des représentations énergiques sur ce qui était dû au boulanger, enfin des discussions qui s'envenimaient et où chacun déployait son caractère en mots pittoresques. En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme et mon âme passait dans la leur ; c'était le rêve d'un homme éveillé [1]. Je m'échauffais avec eux contre

---

[1] « Levé à minuit, assis douze heures de suite, enfermé chez lui pendant deux mois, perdant le sens des objets extérieurs, jusqu'à ne plus reconnaître les rues, il s'enivre de son œuvre, il en comble son imagination, il est hanté de ses personnages, il en est obsédé, il en a la vision ; ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants que désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la nécessité des êtres réels. Réveillé, il reste à demi plongé dans son rêve. Il croit presque aux événements qu'il raconte : « Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeu-

les chefs d'atelier qui les tyrannisaient ou contre les mauvaises pratiques qui les faisaient revenir plusieurs fois sans les payer. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi, par l'ivresse des facultés morales et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. A quoi dois-je ce don ? Est-ce une seconde vue ? Est-ce une de ces qualités dont l'abus mènerait à la folie ? Je n'ai jamais recherché les causes de cette puissance ; je la possède et je m'en sers, voilà tout [1].

C'était par une sorte d'auto-suggestion que Balzac donnait à ses héros imaginaires le mouvement, la vie de personnages réels. Bien plus, c'étaient pour lui les seuls qui existassent [2]. On peut présumer que Balzac s'appliquait à lui-même la théorie si curieuse du docteur Richard sur les hallucinations volontaires.

Le Dr Richard disait que Talma n'exprimait d'une façon aussi saisissante l'horreur qu'il éprouvait, au moment où il entrait en scène au cinquième acte d'*Andromaque*, que parce qu'il s'était mis lui-même en proie à une horreur terrible, au moyen d'une hallucination volontaire, qui lui faisait réellement voir la salle tendue de noir et peuplée de squelettes et de têtes de mort.

Eh bien, ne peut-on pas admettre que Balzac, par une force intense de volonté et de concentration cérébrale, en arrivait à ce degré d'hallucination mentale, de se croire lui-même un ou successivement plusieurs des personnages créés par son imagination, de pénétrer dans le fond de leurs âmes, d'entrer dans leurs caractères, de s'affubler de leurs costumes, de leurs travers, de

---

rent Mlle Cormon, M. Bénassis. » Il vient donner à ses amis des nouvelles de son monde imaginaire, comme on en donne du monde véritable. « Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là, les Grandville sont riches, malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille. » Il faut avoir cette puissance d'illusion pour créer des âmes. » Taine, *op. cit.*, p. 76.

[1] *H. de Balzac*, par Théophile Gautier, p. 36-38.

[2] Un jour, Jules Sandeau, revenant d'un voyage, parlait de sa sœur malade ; Balzac l'écoute quelque temps, puis lui dit : « Tout cela est bien, mon ami, mais *revenons à la réalité* : parlons d'Eugénie Grandet. »

leurs ridicules, de s'inoculer leurs vices, d'assister enfin, témoin attentif et observateur, aux scènes dramatiques ou comiques, résultant du contact de leurs personnes ou du choc de leurs passions [1] ?

Gautier, qui connaissait bien son Balzac, avant tout autre a mis en relief « ce don d'avatar », que possédait le romancier, c'est-à-dire cette propriété de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait.

... Le nombre des avatars de Vichnou est fixé à dix ; ceux de Balzac ne se comptent pas : et de plus, il pouvait les provoquer à volonte. Quoique cela semble singulier à dire en plein XIX[e] siècle, Balzac fut un *voyant*. Son mérite d'observateur, sa perspicacité de physiologiste, son génie d'écrivain ne suffisent pas pour expliquer l'infinie variété des deux ou troismille types qui jouent un rôle plus ou moins important dans la *Comédie humaine*. Il ne les copiait pas, il les vivait idéalement, revêtait leurs habits, contractait leurs habitudes, s'entourait de leur milieu, était *eux-mêmes* tout le temps nécessaire. De là viennent ces personnages soutenus, logiques, ne se démentant et ne s'oubliant jamais, doués d'une existence intime et profonde, qui, pour nous servir d'une de ses expressions, font concurrence à l'état civil. Un véritable sang rouge circule dans leurs veines, au lieu de l'encre qu'infusent à leurs créations les auteurs ordinaires [2].

Mais cette faculté, Balzac ne la possédait que pour le présent.

Il pouvait transporter sa pensée dans un marquis, dans un financier, dans un bourgeois, dans un homme du peuple, dans une femme du monde, dans une courtisane, mais les ombres du passé n'obéissaient pas à son appel : il ne sut jamais, comme Gœthe, évoquer du fond de l'antiquité la belle Hélène et lui faire habiter le manoir gothique de Faust. Sauf deux ou trois exceptions, son œuvre est moderne ; il s'était assimilé les vivants, il ne ressuscitait pas les morts [3].

---

[1] J. Lemer, *Balzac*, p. 65-66.

[2] Th. Gautier, *op. cit.*, p. 38-40.

[3] Th. Gautier, *loc. cit.*

C'est que Balzac prétendait à faire *vrai* avant tout — et c'est même pour cela que les naturalistes de l'école de Zola, ceux qu'on a appelé la *queue de Balzac*, s'est réclamée de lui. Mais, par une ironie piquante, c'est précisément quand il veut faire *trop vrai* qu'il s'égare. Heureusement que son tempérament de poète reprend tôt le dessus et que le *sentimental* prédomine l'*intellectuel*. « Il pensait avec tout son cerveau.. et dans l'application particulière qu'il faisait au roman, tout l'acquit antérieur du spécialiste se présentait et se transmuait en poésie. Il y a là un travail latent, fort difficile à préciser, car la part de l'*inconscience* y est considérable, tout autant que celle des facultés intuitives [1]. »

Il y aurait, précisément, à rechercher — et c'est un sujet d'étude que nous ne faisons qu'indiquer — quelle a été la part du *subconscient* dans l'œuvre de Balzac. M. le D[r] Chabaneix, qui a écrit sur la question des pages si étudiées, aurait là matière à un travail qui ne serait pas d'un mince intérêt.

Pour en revenir à Balzac, il importe de noter que, si, un des premiers, le premier peut-être, il introduisit la science, et non pas seulement la science médicale, dans le roman, ce ne fut qu'inconsciemment et, comme on l'a dit avec une pointe d'humour, pour montrer qu'il était « fort ». L'homme imaginatif transperce, malgré tout, cette enveloppe hérissée de termes techniques, dont il s'est affublé comme à plaisir, ne se rendant peut-être pas compte lui-même qu'elle l'enlaidissait, au lieu de l'embellir. Mais, dégagé de sa gangue, le diamant scintille, et c'est, en certaines pages, comme un ruissellement de pierres précieuses.

En fin d'analyse, ce qui constitue la supériorité de Balzac sur ceux qui lui ont succédé et ont prétendu avoir hérité de sa méthode, c'est qu'il était artiste avant d'être un savant, et c'est là ce qui constitue son originalité.

---

[1] P. Flat, *op. cit.*

BALZAC PHYSIOLOGISTE ET OCCULTISTE[1]

On s'est parfois étonné de la précision avec laquelle l'auteur du *Père Goriot* a décrit certaines espèces morbides[2], exposant, avec la rigueur d'un clinicien, les symptômes, la marche et le dénouement d'une maladie.

Ses médecins, a écrit Taine[3], n'ont pas de plus grand plaisir que la découverte d'une maladie étrange ou perdue ; *il est médecin* et fait comme eux... Il commençait à la façon non des artistes, mais des savants. Au lieu de peindre, *il disséquait*. Il n'entrait point au premier saut, et violemment, comme Shakespeare et Saint-Simon, dans l'âme de ses personnages ; il tournait autour d'eux, patiemment, pesamment, *en anatomiste*, levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions... Il montrait la structure des mains, la cambrure de l'échine, la courbure du nez, l'épaisseur des os, la longueur du menton, la largeur des lèvres. Il comptait ses gestes, ses clignements d'yeux, ses verrues... Il y avait en lui un archéologue, un architecte, un tapissier, un tailleur, une marchande à la toilette, un commissaire-priseur, un *physiologiste*[4].

---

[1] Dans un article de la *Jeune France*, que son auteur a peut-être lui-même oublié, Jules Claretie a écrit cette phrase, qui pourrait nous servir d'épigraphe : « Balzac était, à mon avis, plus qu'un romancier et un littérateur : *il était vraiment un médecin.* »

[2] V. l'agonie de Goriot, par exemple.

[3] Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, article sur Balzac.

[4] Dans la puissante étude de Taine sur Balzac, nous relevons encore cette phrase : « ... Partout où il y a une difformité ou une plaie, Balzac est là ; il fait son métier de physiologiste.. de physiologiste habitué des salles de dissection... »

On fait des mots sur tout, à Paris, écrit ailleurs Taine ; en voici quelques-uns que j'ai recueillis sur Balzac :

« C'est le musée Dupuytren in-folio. »
« C'est un beau champignon d'hôpital. »
« C'est Molière médecin. »

(*Nouveaux Essais*, p. 110, troisième édition.)

Ce n'est point là un paradoxe, comme il semblerait de prime abord. Balzac connaît, en effet, ses personnages physiologiquement, selon l'expression de M. Paul Bourget : « L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystères pour lui. Sur la goutte de Biroteau, sur la névrose de M. de Mortsauf, sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé *comme un médecin* [1] ».

« Il donnait un soin énorme aux études physiologiques [2], » nous avait déjà appris quelqu'un de bien placé pour le connaître, et Théophile Gautier, qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de Balzac, nous l'a révélé d'autre part : « Ses rares facultés d'analyste, de physiologiste, d'*anatomiste*, ont servi seulement chez lui le poète, de même qu'un préparateur sert le professeur en chaire, lorsqu'il lui passe les substances dont il a besoin pour ses démonstrations [3]. »

Mais c'est surtout Balzac lui-même qui nous renseigne le mieux sur ses travaux, ou plutôt sur ses tentatives scientifiques ; jamais sa pensée ne se refléta plus exactement que dans la quatrième édition de l'*Introduction aux études philosophiques*, qui fut écrite, sous son inspiration directe, par M. Félix Davin. Le document vaut la peine d'être reproduit.

... Ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820 que M. de Balzac, réfugié dans un grenier, près de la bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen âge et des deux siècles précédents, avaient laissé sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection. Si Louis Lambert est mort,

---

[1] *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe. Paris. C. Lévy. 1887. *Introduction*, par P. Bourget, p. VII.

[2] *Balzac*, par Armand Baschet, p. 152.

[3] *H. de Balzac*, par Th. Gautier, p. 139-140.

il lui reste de Vendôme un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, M. Berchon de Penhoën, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur Fichte, sur M. Ballanche, et qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez M. de Balzac le germe du *système physiologique*, autour duquel voltige encore sa pensée, mais où viennent se rattacher par essaims les conceptions qui peuvent paraître isolées. De ces premières études a donc surgi *une œuvre scientifique*, dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre, jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue.

Ses connaissances aussi variées qu'étendues transpirèrent et teignirent si vigoureusement ses premiers essais, que certaines personnes, auxquelles l'auteur de la *Physiologie du Mariage* était inconnu, attribuaient ce livre à un vieux médecin ou à quelque vieillard enfin veuf ! Ainsi que nous le disions, le jour où l'artiste a quitté l'envers de sa tapisserie pour voir le dessin de son fil et ce que produisaient ses couleurs, il s'est aperçu que, malgré lui peut-être, il développait le texte qu'il avait dans l'âme, qu'il déduisait les preuves de sa science cachée ; qu'il faisait une œuvre analytique, dont il portait la synthèse en lui-même, qu'il exprimait le drame et la poésie de son monde, avant d'en mettre au jour les *formules physiologiques*[1]...

Nous n'entreprendrons pas la critique du système, dit physiologique, de Balzac ; nous ne voulons que noter une des faces de cette physionomie complexe. Nous aurions, au reste, sans chercher bien loin, pu trouver facilement matière à raillerie ; mais pourquoi poursuivre à la loupe les verrues du génie, quand l'harmonie de l'œuvre qu'il a conçue n'en est point troublée ?

Balzac, on l'a dit bien des fois, croyait aux sciences occultes ; il était très préoccupé de magnétisme, de chiromancie et même de cartomancie[2]. Dans sa bibliothèque en ébène, « à grands

[1] *Histoire des Œuvres de Balzac*, par M. Lovenjoul, p. 194-195.

[2] Th. Gautier, *H. de Balzac*, p. 165.

panneaux ornés de glaces, sculptée par un habile ciseau, » on remarquait toute une collection curieuse de presque tous les auteurs, qui, comme Swedenborg, dont Balzac se proclamait hautement l'admirateur passionné, ont écrit sur le mysticisme, les sciences occultes et les croyances religieuses de tous les peuples [1].

Balzac alors s'était épris du magnétisme avec ce fol enthousiasme qu'il apportait à toutes choses nouvelles. Son zèle était ardent, sa foi entière, son assurance imperturbable. Il suivait les exercices des magnétiseurs, étudiait leurs poses et dévorait leurs livres. « Oui, s'écriait-il un jour en présence d'un de ses visiteurs, j'approche du but. Encore quelques efforts et je l'atteindrai. Le magnétisme n'est que l'ascendant irrésistible de l'esprit sur la matière, d'une volonté forte et immuable sur une âme ouverte à toutes les impressions. Avant peu, je posséderai les secrets de cette puissance mystérieuse. Je contraindrai tous les hommes à m'obéir, toutes les femmes à m'aimer. Voyez, continuait-il en s'échauffant de plus en plus, cette jolie personne qui baille près d'une table d'écarté... Eh bien, par la seule fascination [2] de mon regard, je la forcerai de traverser ce salon, et de venir se jeter dans mes bras [3] ».

On ne parlait pas, à l'époque, de *suggestion hypnotique*, mais si le mot n'existait pas, Balzac est bien près d'avoir deviné la chose.

On va voir comment, *il y a plus de soixante ans*, dans une de ses magistrales études de mœurs, l'auteur de la *Comédie humaine* jugeait le magnétisme et l'hypnotisme, qu'on étudie aujourd'hui plus que jamais dans les hôpitaux, dans les livres

[1] *Balzac*, par Werdet, p 330.

[2] « La fascination, c'est le seul mot qui convienne pour caractériser la sorte d'influence que Balzac exerce sur ceux qui le goûtent vraiment... », écrivait naguère Paul Bourget.

[3] De Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Balzac*, p. 373.

et dans les journaux. On a fait honneur à d'autres écrivains, notamment à J. Claretie, dans *Jean Mornas* et le *Roman d'un Interne*, à G. Duruy, qui a écrit *Le Garde du corps*, de ce qui revient légitimement à Balzac. C'est Balzac, le premier, qui a introduit l'hypnotisme et le magnétisme dans le roman : qu'on en juge plutôt :

— « Diable !, reprit le juge d'instruction Popinot, que dis-tu de cela toi, docteur ? Ces faits-là sont bien étranges !

— « Ils pourraient être, répondit le célèbre docteur Horace Bianchon, un effet du pouvoir magnétique.

— « Tu crois donc aux bêtises de Mesmer, à son baquet, à la vue au travers des murailles ?

— « Oui, mon oncle, dit gravement le docteur. En vous entendant lire cette requête, j'y pensais. Je vous déclare que j'ai vérifié dans une autre sphère d'action plusieurs faits analogues, relativement à l'empire sans bornes qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté, considérée comme une force motrice ; j'ai vu, tout compérage et charlatanisme à part, les effets de cette *possession*. Les actes promis au *magnétiseur* par le *magnétisé* pendant le sommeil ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

— « Toute espèce d'acte ?

— « Oui.

— « Même criminel ?

— « Même criminel.

— « Il faut que ce soit toi pour que je t'écoute.

— « Je vous en rendrai témoin, » dit Bianchon [1].

N'est-ce pas d'un *voyant* ces dernières lignes qui, hier encore, étaient d'une saisissante actualité ?

L'auteur de la *Comédie humaine* a refait, pour la seconde

---

[1] H. de Balzac, *Scènes de la Vie privée. — L'Interdiction* (étude datée de Paris, février 1836.)

fois, dans le *Cousin Pons*, l'exposé de sa croyance au magnétisme et à la science de Lavater. Sa dissertation est une apologie des héros obscurs des sciences occultes, qu'on a malheureusement trop souvent l'occasion de confondre avec les escrocs. Quoi qu'on puisse penser de la théorie de Balzac, renouvelée de celle de Mesmer, il faut reconnaître que la façon dont il l'explique est intéressante au plus haut degré, et qu'il y a peut-être, comme nous l'avons déjà dit, quelques lumières à tirer de ses commentaires fort savants [1].

Si nous ouvrons la *Peau de Chagrin*, nous y trouvons, dans la confession de Raphaël, les phrases suivantes :

« Toi seul admiras ma *Théorie de la Volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, *l'anatomie, la physiologie*, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall [2], de Bichat [3], en ouvrant une nouvelle route à la science humaine ».

Séraphita est d'un mysticisme encore plus obscur [4], une œu-

---

[1] Marcel Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 251-252.

[2] Balzac écrivait à M. William Duckett, directeur de la *Biographie Michaud*, la lettre suivante, de Paris, juillet 1835 : « J'avais demandé *Gall*, que mes connaissances me mettraient plus à même de traiter, et qui vous aurait peut-être fait mon débiteur... ». *Correspondance de H. de Balzac*.

[3] V. *Balzac*, par Th. Gautier, p. 114.

[4] Il écrivait à Mme Hanska, de Paris, les vendredi 1er août et lundi 4 août 1834 :

« ... Je suis un peu chagrin. Les imbéciles de Paris *me déclarent fou*, sur le vu du deuxième article de *Séraphita*, tandis que quelques esprits élevés me jalousent secrètement. Je suis abattu par mes travaux. Trop est trop. Voici trois jours que je suis pris par d'invincibles sommeils, qui annoncent le dernier degré de la fatigue cérébrale. Je n'ose vous dire quel effort je fais pour vous écrire. J'ai une *plumophobie*, une *encrophobie*, qui va jusqu'à la souffrance. J'espère néanmoins avoir terminé pour le 15 août ma

vre qu'on pourrait dire forcée et malsaine. Cependant l'auteur en raffolait. C'était un beau livre, à son avis ; il l'avait fait, défait, refait avec amour, et il espérait bien qu'une fois publié, il grandirait rapidement dans la faveur publique [1].

« Ce sera, disait-il, le livre de ceux qui aiment à se perdre dans les espaces infinis. Il y a un chapitre que j'intitule *le Chemin pour aller à Dieu*, qui m'attachera pour toujours les âmes vraiment pieuses ».

C'est à croire que les auteurs préfèrent, de tous leurs ouvrages, ceux qui sont le plus défectueux, semblables en cela aux mères, qui entourent d'une affection plus vive les enfants disgraciés par la nature.

Tous ceux qui ont lu les oeuvres de Balzac, tous ceux surtout qui ont été impressionnés par son *Louis Lambert* et sa *Séraphita*, savent combien le grand évocateur croyait à la mystérieuse action de la pensée, exerçant ses effets malgré l'éloignement et l'espace. Au point de vue scientifique, la suggestion et le magnétisme trouvèrent en lui l'un de leurs premiers adeptes. Sa prescience devança, sur ce point comme sur tant d'autres, non seulement ses contemporains immédiats, mais encore leurs successeurs. On peut donc imaginer de quelle émotion il fut saisi en présence de l'envoi, anonyme naturellement, fait par Mme Hanska, d'une *Imitation de Jésus-Christ*, reliée en maroquin vert, qui, du fond de l'Ukraine sans doute, ou peut-être de Vienne, vint tomber entre ses mains, à l'heure même où l'idée du *Médecin de campagne* commençait à prendre corps sous sa

---

troisième livraison des *Etudes de mœurs*. Elle m'aura beaucoup coûté. Aussi ai-je peur de quelque lourdeur dans le style et dans la conception. Vous en jugerez ». *Revue de Paris*, janvier-février 1895.

[1] *Revue Britannique*, 1879, p. 155-155.

plume. Cette rencontre de deux pensées qui, à une telle distance l'une de l'autre, se portaient en même temps, pour chacune d'elles, sur les côtés les plus élevés de l'âme, frappa de plus en plus Balzac et augmenta encore son désir de connaître son insaisissable correspondante [1].

***

« Le vice et le génie, a dit Balzac, produisent des effets semblables. Le génie n'est-il pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et qui mène à l'hôpital plus rapidement que les passions mauvaises ? » C'est le développement de cette profonde et amère pensée que contient la *Recherche de l'absolu*. Balthazar Claës est un chimiste, élève de Lavoisier, qui, sur les inspirations d'un officier polonais, Adam de Wierzchowinie, cherche à prouver par l'analyse chimique l'unité de composition de la matière. La découverte de cette loi, simplement pressentie par la chimie moderne et à laquelle le savant donne le nom d' « absolu », doit faire la fortune et la gloire de son auteur. Aussi Claës sacrifie-t-il sans hésitation à l'entreprise de travaux ruineux ses devoirs d'époux, de père, d'homme privé enfin, espérant que les résultats de ses recherches lui permettront de réparer, dans un avenir qu'il croit toujours proche, les funestes conséquences de la conduite que lui impose son goût déréglé pour la chimie.

Dans la *Recherche de l'absolu*, Balzac profite de son sujet pour s'étendre complaisamment sur l'étude des probabilités que donne l'analyse chimique, à propos de l'origine et de la constitution de la matière.

---

[1] Vicomte de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, p. 45-46.

Pour Balzac (qui fait parler ici Balthazar Claës), les cinquante-trois corps, jusqu'à présent reconnus simples, qui forment la matière des mondes, ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance inconnue aujourd'hui, mais que le génie humain doit fait revivre.

Il croit, par exemple, que l'azote est décomposable, et que les progrès incessants de la chimie réduiront de plus en plus le nombre des corps simples, métaux ou métalloïdes, au lieu de l'augmenter[1].

A ceux que surprendraient la sûreté et la précision des détails fournis par Balzac dans ce roman, nous apprendrons que, outre Berzélius, dont il avait lu et médité l'œuvre savante, il était allé se « documenter », comme on dit aujourd'hui, auprès de personnes compétentes[2]. Il avait notamment demandé des renseignements à Ernest Laugier, un chimiste distingué de l'époque et à un autre membre de l'Institut dont le nom ne nous est pas parvenu[3].

La Recherche de l'absolu lui coûta beaucoup de travail et il

---

[1] M. Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 409-410.

[2] « Il était sérieux dans toutes ses pensées, et il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait, que toutes ces sciences auxquelles il a touché fussent pour lui aussi vite oubliées qu'apprises. Quand il savait, il ne savait pas superficiellement ; quand il ignorait, il avouait naïvement son ignorance. Aussi, lorsqu'il avait à traiter certains sujets qu'il n'avait pu approfondir, allait-il consulter les gens spéciaux, à qui il rendait hautement la part qu'ils avaient dans quelques-unes de ses œuvres ». *Balzac*, par Mme Surville, p. 170-171.

[3] Il écrivait à Mme Hanska, en 1834 :

« Savez-vous, pouvez-vous savoir ce qu'un éditeur nous cause de souffrances en lançant mal dans le monde un livre qui nous coûte cent nuits, comme la *Recherche de l'Absolu*! Deux membres de l'Académie des sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix à douze fois... » *Correspondance de Balzac*.

dut, quand il l'eut terminé, aller se reposer quelques jours à la campagne [1], afin de ne pas succomber [2] à la tâche.

Nous avons touché plus haut quelques mots de l'opinion que Balzac professait à l'égard du magnétisme ; nous allons y revenir et nous compléter, et le sujet sera loin d'être épuisé.

Balzac s'était demandé comment on pouvait expliquer l'expérience de la transmission de la pensée d'un cerveau à un autre, sans gestes ni paroles, si on n'admet pas que la pensée est un fluide transmissible par la volonté. Cette mystérieuse action de la pensée se fait plus facilement quand le sujet magnétisé est endormi : Pourquoi ? se dit Balzac. Est-ce que, pendant le sommeil, l'esprit peut quitter le corps mieux que pendant la veille ? Mais cela n'atteste-t-il pas je ne sais quelle faculté locomotive de la pensée, ou des effets équivalents à ceux de la locomotion? Le sommeil, le rêve, accusent, aussi bien que la faculté de voir

---

[1] Il écrit à Mme Hanska, à Vienne :

Paris, samedi 18 et dimanche 19 octobre 1834.

« Madame,

« Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après *l'Absolu*, M. Nacquart m'a trouvé si abattu, que, ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier gradin, il m'a ordonné L'air natal, en m'enjoignant de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien... si je pouvais, m'a-t-il dit en riant. Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé... »

[2] Dans une lettre à Mme Hanska (11 août 1834), nous relevons :

«... La *Recherche de l'Absolu* me tue. C'est un immense sujet, le plus beau livre que je puisse faire, disent aucuns. Hélas! je ne puis pas en être quitte avant le 20 de ce mois, dans neuf jours. Après, j'étends mes ailes et je prends vingt jours de congé, car ma tête ne supporterait pas une idée ».

Du même à la même :

Mardi, 26 août 1834.

«... Aujourd'hui, j'ai fini la *Recherche de l'Absolu*. Fasse le Ciel que ce livre soit bon et beau ! Je ne puis pas le juger ; je suis trop las de travail, trop épuisé par les fatigues de la conception... »

intérieurement, qui constitue l'imagination et le souvenir, la double vie de l'homme et la nature de la pensée.

Ailleurs, Balzac relate un fait assez curieux pour être rapporté ici : un individu, spécialement doué, prie le premier venu de lui donner mentalement un ordre ou de désirer que tel acte bien défini soit accompli. Aussitôt, le sujet qui doit exécuter l'ordre ou faire l'acte désiré, prend la main de l'homme qui ordonne ou qui désire, et, recevant par ce simple contact la pensée d'autrui, il accomplit exactement le fait imaginé par cette pensée. De cette expérience, Balzac conclut que la force entière d'un homme doit avoir le pouvoir de réagir sur les autres et de les pénétrer d'une essence étrangère à la leur, s'ils ne se défendent contre cette agression. En un mot, la pensée, véritable force vive, peut, par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser, puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors et même être confiée à des objets matériels [1].

N'est-ce pas, Monsieur de Rochas, que vous reconnaissez là vos théories d'extériorisation de la pensée, que vous avez, à la vérité, développées avec autrement d'ampleur et de netteté que Balzac ?

Mais Balzac ne s'en est pas tenu à des considérations théoriques : il a encore recherché quelles pourraient être les applications pratiques de cette « force vitale », dont il avait deviné, par une intuition géniale, toute la puissance. Grâce à une circonstance fortuite, il lui fut donné d'assister à une véritable cure par le magnétisme et, depuis ce moment, nul ne se montra adepte plus convaincu des doctrines mesmériennes.

Il avait été lui-même témoin oculaire d'un miracle, qui avait eu pour objet sa propre mère ; il racontait la chose à qui voulait l'entendre.

---

[1] Marcel Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 425-426.

Vers 1821, tout Paris s'occupait d'une personnalité étrange, mystérieuse, brusquement apparue au milieu du scepticisme et de l'indifférence générales, pour renouveler les miracles des premiers apôtres. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingfurst, chanoine du Gr. Varadin, évêque de Sardica, vint à Paris pour la première fois en 1821, et y fit des séjours successifs jusqu'en 1829. Il obtenait la guérison des maladies les plus graves au moyen de prières et par la simple imposition des mains. Cette imposition même n'était pas toujours nécessaire : lorsque les malades étaient éloignés, il suffisait qu'ils communiassent avec lui, en priant aux mêmes jours et aux mêmes heures.

Ce prélat n'acceptait jamais de présents pour lui-même, mais lorsque le malade était riche, il lui fixait la somme qu'il aurait à donner aux hôpitaux après sa complète guérison. La vie ascétique du prince, son désintéressement, le nombre vraiment extraordinaire de guérisons miraculeuses obtenues par lui, sous les yeux d'un monde incrédule, le rendirent bien vite célèbre : il ne pouvait suffire aux sollicitations qui pleuvaient chez lui de tous côtés.

Or, il advint que, pendant un des séjours de l'évêque à Paris, Mme Balzac s'y trouva, en compagnie de son fils Honoré. La vieille dame souffrait depuis longtemps d'une singulière maladie : elle aimait passionnément les fruits crus, mais toutes les fois qu'il lui arrivait d'en manger, le ventre lui enflait *énormément* (c'est l'expression même de Balzac).

Tous les traitements médicaux avaient échoué contre cette gênante infirmité. Mû par la curiosité, plus que par l'espoir d'une guérison, Balzac se décida à se mettre en rapport avec le prince Hohenlohe et eut bientôt fait la conquête du saint homme [1].

---

[1] Balzac écrivait à M. le général baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine) :

Versailles, 1828.

« Vous pourriez certifier à Mme de Pommereul que mon homme aux

Il l'amena chez Mme Balzac. Le prélat lui dit : « Madame, croyez-vous en Dieu ?

— Oui, prince.

— Croyez-vous qu'il ait la puissance de vous guérir ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, j'espère que vous serez guérie ! »

Et alors il lui imposa les deux mains sur le ventre. Depuis lors Mme Balzac mangea des fruits crus à sa fantaisie, c'est-à-dire beaucoup, et jamais plus elle n'eut d'enflure au ventre [1].

On pense combien une imagination prompte à s'échauffer, comme l'était celle de Balzac, prit aisément feu. Son enthousiasme ne connut bientôt plus de bornes, et de ce jour, il s'institua magnétiseur consultant [2].

A Mme Z. Carraud, qui lui avait annoncé la maladie de son enfant, il n'hésite pas à conseiller... le magnétisme.

Les eaux de Vichy pour votre cher enfant me semblent bonnes, mais attendez l'effet de Frapesle. En tout cas, *songez au magnétisme*. Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a Mme Nivet, *par un traitement magnétique*, par la simple action répétée, deux heures tous

---

miracles en vient de faire de tels que je suis resté, à mon arrivée, confondu, et si on me donnait votre demoiselle malade, après sa guérison radicale je n'attendrais pas huit jours. Au surplus, il lui vient maintenant des incurables des quatre bouts de la France... » *Balzac en Bretagne*, p. 41-42.

[1] *Balzac en Bretagne*, par R. du Pontavice de Heussey, p. 30-32.

[2] Extrait d'une lettre de Balzac à Mme Hanska :

«... Voici des pages tristes : J'ai quelque espérance, Mme de B... a une si riche constitution ! mais l'âge me fait trembler ! un cœur si jeune dans un corps de soixante ans bientôt. C'est un contraste violent. Elle a des inflammations affreuses entre le cœur et les poumons : ma main, *quand je la magnétisais*, augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison, car, je vous l'ai écrit, j'ai pu, dans les derniers jours de juillet y aller passer dix jours. » *Correspondance de H. de Balzac.*

les jours, de ma mère. C'est un fait irrécusable. Magnétisez donc Ivan... [1]

Quelques mois plus tard, il recommande encore à la même correspondante sa médication de choix, le magnétisme :

Je vous réponds sur-le-champ, sous le coup des émotions que m'a causées votre lettre. Eh quoi ! vous souffrez ! songez bien à moi, *au magnétisme*, qui n'est pas une illusion. Je ferais cent lieues pour venir vous ôter une douleur de deux jours ! [2]

L'année suivante (1834), il se proposera lui-même à Madame Hanska comme médecin magnétiseur. Nous aurions mauvaise grâce à commenter un document, dont la reproduction seule est par elle-même si *suggestive* :

A Madame de Hanska, à Florence.

Paris, lundi 28 avril 1834.

« ... Ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna, seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que *je possède un bien grand pouvoir magnétique*, et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, *je puis guérir* les personnes qui me sont chères. Ainsi donc, ayez recours à moi. Je quitterai tout pour aller à vous. Je me consacrerai avec la pieuse chaleur d'un dévouement vrai, aux soins que veulent les souffrances, et je pourrai vous donner d'irrécusables preuves de cette puissance inouïe. Ainsi, mettez-moi bien à même de savoir comment vous allez. Ne me trompez pas et ne niez pas [3]. »

---

[1] Lettre du 26 mai 1833.

[2] Lettre du 2 août 1833.

[3] *Correspondance de Balzac.*

Mais on ne conseille pas avec tant d'insistance une médication, sans être soi-même convaincu de son efficacité. Quand les médecins y ont perdu leur latin, ne reste-t-il pas la ressource du magnétisme ? Balzac n'hésite pas à répondre affirmativement, même quand il est le sujet mis en cause :

A propos, ma douleur au côté persiste ; mais j'ai si grand'peur des sangsues, du cataplasme et d'être entravé de manière à ne plus pouvoir achever ce que je tiens, que j'ajourne... Si cela devenait trop fort, nous nous verrions, moi et le Dr Naequart, *ou le magnétisme* [1].

C'est toujours à Mme Hanska que Balzac mande, à la veille de partir pour l'Italie :

Je pourrai rester de huit à dix jours à Rome sans faire tort à mes affaires, car, *somnambules et médecins*, *tous sont unanimes* pour me supplier d'opposer un mois de distraction à un mois de travail [2].

Sa foi dans les effets curatifs du somnambulisme était si sincère, qu'en 1832, au moment de la terrible épidémie de choléra, Balzac écrivit à un médecin, le Dr Chapelain, pour lui proposer d'essayer cette bizarre médication contre le terrible fléau ! Bien que cette lettre figure dans la dernière édition de la correspondance du romancier, elle trouve trop naturellement sa place dans une étude sur Balzac occultiste, pour que nous l'omettions.

Monsieur Chapelain, médecin,

21, rue Poissonnière, Paris.

Monsieur, la puissance du somnambulisme m'attire. *Comment n'avez-vous pas cherché quelque somnambule bien lucide* pour la mettre aux prises avec les causes du fléau : la science est intéressée à cela. Ce

---

[1] *Un Roman d'amour*, par M. de Lovenjoul, p. 87.

[2] Taine, *loc. cit.* (*Nouveaux Essais*, p. 66-67.)

serait notre honneur éternel. Si je n'étais pas depuis huit jours au lit, et dans un état qui ne me permet pas de sortir, j'aurais, moi, théoricien, descendu ou plutôt monté aux honneurs de la pratique, cherché une somnambule et tâché de me convaincre du néant ou de la puissance de notre découverte, afin de savoir si elle est bornée ou infinie.

Excusez-moi, Monsieur, mais pardonnez à ma curiosité cette lettre, et attribuez-la au désir que j'ai de savoir si nous ne nous abusons pas nous-mêmes.

Agréez, etc.

De Balzac,
1, rue Cassini.

Après une telle épître, ne trouvez-vous pas qu'il serait superflu, presque malséant, de formuler des conclusions ?

Ses connaissances scientifiques, Balzac ne les avait pas seulement acquises dans les livres ; il les tenait, au moins pour une part, de ses conversations avec les médecins et les savants de son entourage.

Il y a toute probabilité qu'il fut lié avec bon nombre des grands praticiens de son temps, entre autres avec Dupuytren, Broussais, etc.. Il fut également en rapport, selon toute vraisemblance, avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Le *Père Goriot* fut dédié à Geoffroy Saint-Hilaire, dont il s'intitulait l'élève : « Je suis, disait-il parfois, un docteur ès-sciences sociales. » Dans la Préface de la Comédie Humaine, il annonçait le projet d'écrire une histoire naturelle de l'homme : on avait composé le catalogue des animaux ; il voulait faire l'inventaire des mœurs [1].

Mais ce qui dans la médecine l'avait surtout passionné, c'était la physiologie du cerveau. Il était persuadé, quant à lui, que le cerveau « est le matras où l'animal transporte ce que, suivant la force de cet appareil, les diverses organisations peuvent absorber de cette substance, et d'où elle sort transformée en volonté ». Il pensait que les idées étaient « des êtres organisés, complets, qui vivent dans le monde invisible et influencent nos destinées » ; que, « concentrées dans un cerveau puissant, celui d'un bon magnétiseur, par exemple, elles peuvent maîtriser le cerveau des autres et franchir des intervalles énormes en un éclair ». Il expliquait ainsi la transmission de la pensée, la vue à distance, la divination prophétique, l'insensibilité des nerfs, la puissance

[1] Taine, *loc. cit.* (*Nouveaux Essais*, p. 66-67.

des muscles, le perfectionnement des sens, la guérison des maladies, les apparitions, les possessions, les catalepsies, les extases et tous les faits douteux ou étranges que nous ont légués les sciences occultes et que les sciences contestées essayent aujourd'hui de rétablir [1].

Il ne faudrait pas en induire que Balzac resta toujours plongé dans les nuages d'une métaphysique obscure ; dans son désir immodéré de s'instruire sur toute matière dont il pouvait tirer un roman, il accueillait, avec une sorte d'enthousiasme de néophyte, les doctrines qui lui paraissaient neuves ou paradoxales. La lettre qu'il adressa au Dr Moreau (de Tours), probablement à la suite de l'envoi de son livre sur *Le Génie et la Folie*, est, à cet égard, des plus caractéristiques. Elle nous montre un Balzac curieux de science, ardent à « deviner » ce qu'il ne pénétrait point :

Passy, décembre 1845.

Monsieur,

J'ai reçu votre livre sur l'aliénation mentale, et je suis en train de le lire ; j'éprouve donc le besoin de vous remercier, et du plaisir que m'a fait le début, et de votre attention. C'est une idée que j'ai eue aussi, que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées. Vous savez ou vous ne savez pas que voici vingt-sept ans bientôt que je m'occupe de ces matières dites physiologiques ; mais je ne suis pas assez instruit en anatomie et surtout en myologie pour être de quelque utilité. Je ferai plus tard des études en ce genre. Voici pourquoi. Je crois que nous ne ferons rien de bon, tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée, en tant qu'organes, ont dans les cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les gaînes d'un fluide quelconque, *inappréciable encore*. Je tiens cela pour prouvé. Eh bien, il y a un *quantum* quelconque d'organes qui se vicient par leur faute même, par leur constitution, et d'autres qui se vicient par un trop grand afflux. Ainsi ceux qui (tels que Cuvier, Voltaire, etc.), ont de bonne heure exercé

[1] Taine, *op. cit.*, p. 135-136.

leurs organes, les ont faits si puissants, que rien ne peut les rendre fous, aucun excès ne les atteint ; tandis que ceux qui s'en tiennent à certaines parties de *l'encéphale idéal*, que nous représentons comme le laboratoire de la pensée, les poetes qui laissent dans l'inaction *la déduction*, *l'analyse*, et qui font jouir le cœur et l'imagination exclusivement, peuvent devenir fous ; mais on devient nécessairement fou quand on abuse de Vénus et d'Apollon à la fois.

Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à laquelle j'ai pensé depuis vingt ans : ce serait de refaire un cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée, en en développant les rudiments. C'est en refaisant des cerveaux qu'on saura comment ils se défont.

En voilà assez. Mon remerciement pourrait vous paraître un cas pathologique : quoique dans cette dernière idée réussie, il y ait toute une gloire pour un médecin. Nous sommes compatriotes, monsieur, et vous ne vous étonnerez pas de me voir étonné de trouver un Tourangeau de plus faisant des livres ; mais le vôtre est dans les bons, et les miens sont spéculatifs.

Vous savez que vous me devez une autre partie de haschich[1], puisque je n'en ai pas eu pour mon argent la première fois. Ayez l'excessive bonté de m'avertir à l'avance du lieu et de l'heure : car je tiens à être le théâtre d'un phénomène complet, pour bien juger de votre œuvre.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués,

BALZAC.[2]

A part la lettre qu'on vient de lire, il ne figure pas dans la *Correspondance* de Balzac d'autres témoignages[3] de relations épistolaires entre le romancier de la « Comédie Humaine » et les médecins. Il y est toutefois fait souvent mention du docteur Nac-

---

[1] V. plus haut le chapitre sur *L'Hygiene de Balzac*

[2] *Correspondance de H. de Balzac*, édition C.-Lévy.

[3] Nous avons rapporté plus haut (dans le chapitre sur *Balzac occultiste*), une lettre de Balzac au Dr Chapelain qui figure également dans la Correspondance éditée par M. de Lovenjoul chez Calmann-Lévy.

Dans une des lettres écrites par Balzac à Madame Hanska, il est longuement question d'un médecin étranger, qui fit, un temps, beaucoup parler de lui, le trop célèbre docteur Koreff Nous en reparlerons quelque jour.

quard, membre de l'Académie de médecine, qui était le médecin particulier, en même temps que l'ami très dévoué, du romancier. C'est au docteur Nacquard qu'a été dédié *Le Lys dans la Vallée* ; c'est au même que Madame de Balzac fit don de la fameuse canne dont s'égaya tant la petite presse de l'époque [1].

∴

On a maintes fois parlé des sentiments profondément royalistes de Balzac [2] ; ce qu'on a longtemps ignoré, c'est que Balzac, loin de s'en défendre, fit une véritable déclaration de principes, dans une lettre qu'il savait destinée à passer sous les yeux de la duchesse de Berry ; et ce que l'on ne savait pas davantage, jusqu'à ces dernières années, c'est qu'un médecin fut, en la circonstance, l'entremetteur obligeant entre la princesse et le romancier.

Grâce à l'amabilité toujours empressée de M. le Dr Emile Ménière, nous pouvons publier *in extenso* [3] la lettre envoyée par Balzac au Dr P. Ménière, qui avait été, on s'en souvient [4], envoyé par le gouvernement auprès de la duchesse de Berry, enfermée dans la citadelle de Blaye.

Avant de donner la lettre, reproduisons le passage des Mémoires de P. Ménière, qui la précède ; ce préambule est indispensable.

« Madame, écrit le Dr P. Ménière, se laisse aller volontiers aux idées tristes : elle lit beaucoup, trop même, car cela la fatigue. Les nouveautés littéraires sont promptement épuisées ; je m'évertue à découvrir les productions les plus récentes de nos roman-

---

[1] Desnoiresterres, *M. de Balzac*, 1851, p. 97, *note*.

[2] C'est M. Edm. Biré qui, le premier, a signalé cette particularité.

[3] M. Edmond Biré n'en a donné que des extraits.

[4] V. dans la *Chronique médicale*, 1898, p. 212 et 314, les remarquables articles sur le Dr P. Ménière, du Dr Ch. Fiessinger (d'Oyonnax).

ciers modernes pour fournir un aliment à son insatiable curiosité. Mes anciennes relations avec un écrivain célèbre m'ont été d'une grande ressource dans cette circonstance. J'avais eu l'occasion de remarquer le goût très vif de la princesse pour les œuvres de M. de Balzac. J'ai écrit à cet homme de lettres pour lui demander une note sur ses publications nouvelles, et, ce soir même, j'ai reçu une réponse que j'ai cru devoir communiquer à Mme la duchesse de Berry. Cette longue épître, que je consigne ici dans l'intérêt de l'éditeur futur des œuvres complètes de ce romancier, a paru faire beaucoup de plaisir à la princesse ; elle aime ces sortes de choses, ces surprises, et je me félicite d'avoir eu cette pensée.

Voici la lettre, dont je conserve l'original :

« Mon cher Docteur.

« Je vous remercie infiniment de la lettre que vous m'avez adressée « à Paris et que j'ai reçue ici (à Angoulême), à quelques pas de vous. « Je suis venu bien près de Bordeaux chercher un peu de repos, afin « d'achever plusieurs entreprises assez importantes. Vous savez com- « bien je tenais à vos suffrages pour *Louis Lambert*, cette œuvre de « prédilection que je voudrais faire approcher le plus possible de la « perfection. Je rougis de vous l'avoir donnee si incomplète. Il y a « déjà un troisième manuscrit où beaucoup de fautes sont corrigées, « plusieurs développements ajoutés. Mais enfin, la nécessité fait d'un « savant et d'un homme politique un conteur, et il faut obéir à la né- « cessité. Nous vivons dans un temps où besoin est de soutenir les « vieux noms, quelque grands qu'ils soient, par des mérites person- « nels. Néanmoins, croyez que ce que vous m'avez écrit est de nature « à me flatter beaucoup, et mes opinions en disent assez sans que « j'aie besoin d'ajouter par mes paroles à mes sentiments intimes.

« J'ai été personnellement bien heureux pour vous de vous savoir « envoyé à Blaye, et politiquement satisfait d'y savoir un homme « d'honneur et de probité. C'est ce que j'ai dit à bien des personnes. « et j'ai saisi cette occasion de parler de vous avec beaucoup de « plaisir, puisqu'elle me donnait licence d'appuyer sur vos qualités. « Vous seriez bien aimable de m'écrire quelquefois, car je pourrais

« dissiper les inquiétudes sincères de plusieurs personnes avec lesquelles je suis en relation. Vous devez savoir que, dans les circonstances où nous sommes, il y a beaucoup de gens qui jouent la comédie et d'autres qui sont vrais.

« Être la Providence des captifs, mon cher Ménière, c'est ce qu'il y « a de plus beau dans le monde, et j'attache plus de prix à causer à « celles d'entre ces anges qu'on appelle des femmes, qui souffrent à « quelque titre que ce soit, une consolation, qu'à toutes les gloires « possibles. Aussi, quand je reçois une de ces lettres où quelque « affligée me remercie d'avoir rencontré quelque bonheur à me lire, « je suis payé de toutes les nuits que je passe et de tous mes travaux. « Alors, ma vie, qui a été si longtemps pesante, est allégée de tous « ses maux. Jugez de ma joie si je pouvais dissiper quelques chagrins « entre les murs d'une solitude ! Un des plus doux moments de ma « vie a été d'apprendre que *Une vie de Femme*, article écrit sur Mme la « Dauphine dans le *Rénovateur*, lui avait été doux au cœur. Elle n'était « qu'exilée !...

« Vous avez une conversation si douce, si amène, si largement « instructive, que je sais qu'il est difficile que vous ne plaisiez pas « aux personnes de goût. Vous êtes le meilleur interprète qu'un « homme de cœur puisse avoir auprès des dames à qui l'on veut « plaire. Aussi, pour vous, sur votre désir, je puis vous envoyer tout « ce que vous souhaiterez. *L'Echo de la jeune France*, qui m'a fait « l'honneur de me mettre parmi les fidèles illustrations royalistes, « publie une nouvelle *Histoire des Treize* qui a pour titre : *Ne touchez* « *pas à la hache* ! Si vous n'aviez pas le premier numéro qui a paru « avec un premier feuilleton, écrivez-le moi, je vous l'enverrai aussi« tôt, ainsi que les suivants, à mesure qu'ils seront publiés. Cette « nouvelle aventure est un peu plus profonde que ne l'est celle de « Mme Jules, dont le testament a, d'ailleurs, arraché des larmes aux « plus insensibles de ces femmelettes dont nous avons si souvent dé« ploré l'existence ensemble. Mais si vous ne connaissez pas *Les Ma*« *rana*, *La Femme abandonnée*, *La Grenadière*, vous avez, dans les mois « de décembre, janvier, septembre, octobre et novembre derniers, « de la *Revue de Paris*, d'amples histoires à lire, pour peu que ma fé« condité ne vous fatigue pas.

« J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne sais si j'en ai toute « licence, et je me tais pour vous moins que pour moi, dont l'impé« nitence finale en fait d'opinions légitimistes est si franche et si dé-

« s'intéressée. Du reste, elle ne va pas jusqu'à me faire faire ou dire « des bêtises. Je ne serai jamais ni dans les niais, ni dans les fourbes « d'aucun parti. Je crois et je pense !...

« Ce que je trouve de plus beau dans votre position, c'est de vous « trouver à même d'être utile dans l'une des situations les plus déli- « cates où puisse arriver une femme. Napoléon, comme vous le dites, « disparaissait, mais il était fort, et une femme, quelque puissante « qu'elle soit, a toujours sa faiblesse, qui donne un cachet de poésie « à tout ce qui peut lui advenir.

« Si j'ai quelque loisir, et j'en aurai pour cela, j'irai d'ici à huit ou « dix jours à Bordeaux, et s'il est possible de vous voir, je vous ferai, « dans toutes les conditions voulues, une visite avec un triple plaisir : « c'est toujours si bon de rencontrer un visage connu quand on est « loin de sa sphère habituelle.

« Je travaille énormément : d'abord, afin de conquérir mon indé- « pendance dans la vie privée, pour pouvoir aborder la tribune lors « de la réélection générale, puis pour achever une œuvre complète « parmi celles que j'ai entreprises. Il faudrait vous écrire trop lon- « guement pour vous expliquer ces plans d'une immense étendue, « littérairement parlant. Mais enfin, quand nous nous reverrons, « nous aurons beaucoup à nous dire, vous et moi, sur le laps de « temps qui nous aura séparés.

« Et moi aussi j'irai à Naples !... Cette année, vers le mois de dé- « cembre, il y aura là des âmes d'élite qui doivent s'y réunir, et, si « vous parcourez ce pays à cette époque, grande sera ma joie de vous « y voir. J'ai dû y aller avec M. le duc de Fitz-James et Mme la du- « chesse de Castries : mais les ennuis de la vie littéraire m'ont rap- « pelé dans le grand bagne de Paris, où je suis trop souvent cloué « sur un banc de forçat.

« Adieu, mon bon docteur. Si vous ne vous compromettez pas à « cette innocente traduction du cœur, déposez aux pieds de la captive « les plus vives admirations du poète, les hommages du royaliste, les « profonds respects du Français et les sentiments de l'homme privé.

« Votre lettre m'a donné la seconde émotion puissante parmi celles « que je compte dans ma vie, et je voudrais vraiment avoir plus de « talent que je n'en ai pour être digne de ces choses

« Avant mon départ de Paris, j'ai vu M. de Châteaubriand chez « Mme Récamier. Je l'ai trouvé bien maussade, bien chagrin. Pour « moi personnellement, je n'aime pas sa plaidoirie dernière. Il a, se-

« lon moi, un peu trop joué avec son sujet. Il y a toujours effroyable-
« ment de *moi* dans tout ce qu'il fait ; puis, politiquement parlant, je
« n'aime pas l'homme. C'est le plus dangereux serviteur qu'aient eu
« les Bourbons.

« L'homme qui a fait pendant cinq longues années l'opposition du
« *Journal des Débats*, la plus cruelle de toutes, et qui a contribué aux
« malheurs de la branche aînée, dont il est le frère Caïn, ne me plaira
« jamais.

« J'admire son talent, mais je n'aime pas sa conduite politique. Il
« est versatile. La postérité sera bien dure pour lui et il ne s'en doute
« pas. Aussi suis-je de ceux qui préfèrent pour chef actuel le duc de
« Fitz-James. Il y a à Paris beaucoup d'insensibilité, beaucoup d'in-
« térêts, peu de choses du cœur. Notre siècle est celui des chiffres :
« aussi, depuis trois ans, pensé-je que l'on ne peut plus réussir à
« rien que par les combinaisons d'intérêt et d'argent.

« Les rois de l'Europe donnent l'exemple : comment les peuples ne
« les suivraient-ils pas ?

« Adieu ! Je vous répète que je vous trouve heureux, et je vous ai-
« merai pour tout ce que vous donnerez de consolations à la malade.
« Elle a reçu le baptême d'illustration historique qui grandit encore
« les grandes figures. Blaye est le sacre de Sainte-Hélène, et elle sor-
« tira de Blaye ! Sa vie recommencera ! L'avenir est un bien grand
« homme !...

« Mille choses affectueuses de votre dévoué

« De Balzac [1] ».

Cette lettre piqua vivement, paraît-il, la curiosité de la duchesse de Berry ; celle-ci posa au Dr Ménière une foule de questions sur Balzac : sur sa physionomie et ses goûts, son genre de vie, etc. Le docteur put raconter à la princesse une foule de particularités sur son auteur favori, sur ses débuts, ses entreprises commerciales et industrielles, qui avaient si lamentablement échoué et, nous apprend le narrateur, la duchesse fut au plus haut point intéressée « au récit de cette lutte ardente du génie contre les mille obstacles qui l'avaient enchaîné. »

---

[1] Cf. *La Captivité de la Duchesse de Berry*, par le Dr Ménière, t. I., p. 328-333.

*
* *

Il était dit que Balzac, même après sa mort, n'en serait pas quitte avec les médecins. C'est un médecin, le Dr Fournier, alors maire de Tours, qui, dans la séance du Conseil municipal de cette ville, du 4 septembre 1885, proposa d'ouvrir une souscription pour élever à Balzac un monument dans sa ville natale [1].

Outre l'auteur de la proposition, il figurait un autre médecin dans le Comité de patronage de la statue : ce médecin n'était autre que le baron Larrey, membre de l'Institut.

La ville de Tours doit à la générosité du baron Larrey une épreuve collationnée du roman de *Béatrix*, avec les corrections de l'auteur. Ces corrections, ainsi que les additions et changements introduits dans l'épreuve, constituent, pour ainsi dire, un nouveau travail, dans lequel disparaît presque entièrement l'œuvre primitive [2].

Disons, en terminant, que nous ne sommes pas le premier médecin qui se soit aventuré à « disséquer » Balzac.

C'est encore un médecin, le Dr Henri Favre, qui, sous le titre de *Balzac et le temps présent*, a tenté de démontrer qu'on retrouverait dans l'œuvre du créateur de la « Comédie humaine » le génie de notre race, le génie celtique. « Balzac, conclut-il, est Français et Celte tout à la fois ».

Nous ne suivrons pas notre confrère dans les développements d'une thèse assez piquante, mais ce ne sera pas se montrer téméraire que de se rallier à l'une au moins de ses conclusions.

---

[1] Dans le comité des fêtes organisées à Tours au commencement de ce mois, figurent deux médecins, MM. les Drs Bailliot et Bezard.

[2] *La Statue de Balzac à Tours*, par le Dr A. Fournier. Le Dr Larrey a également donné à la ville de Tours un beau portrait à la sépia de Balzac, par le peintre Louis Boulanger, que nous reproduisons en tête de cet opuscule.

APPENDICE

— I —

LES DESCENDANTS DE BALZAC

Si nous n'avons fait jusqu'à présent qu'une fugitive allusion aux enfants de M. et Madame Balzac, c'est qu'il n'y a en réalité qu'Honoré dont le nom ait survécu.

Balzac avait un frere Henri, plus vieux que lui de neuf ans et marié.

Henri Balzac partit pour l'Amérique. La famille reçut d'abord de lui quelques nouvelles, puis n'entendit plus parler de l'absent. On n'a jamais su ce qu'il était devenu ; on n'a à cet égard aucun indice[1].

Balzac a parlé de son frère à deux ou trois reprises[2], dans sa Correspondance :

« Mon frère, écrit-il à Madame Hanska, a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares !... [3] »

Une autre fois, Balzac annonce à la même correspondante qu'il va baptiser l'enfant de son frère Henri :

« Je suis, lui écrit-il, parrain avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant ; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser [4]... »

Outre ce frère, Balzac avait deux sœurs : Laure Balzac, morte en 1871, qui avait épousé, en mai 1820, M. Midy de la Grenneraye-Surville, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Laure Balzac, la sœur

---

[1] Article de l'*Eclair*, du 23 mai 1898.

[2] Balzac écrit à Madame Hanska, à Vienne, de Paris, dimanche 26 octobre 1831 :

« ... Nous ne sommes pas contents de mon frère, en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué encore les difficultés de sa vie, le pauvre être ! Ma mère n'est pas bien portante ; je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui elle est revenue à moi si bien, si largement ; elle semble reconnaitre, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur ; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière ! Henri n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère ou moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste... » *Revue de Paris*, janvier-février 1895, p. 193-194.

[3] *Revue de Paris*, janvier-février 1895, p. 168.

[4] *Revue de Paris*, loc. cit., p. 129 ; lettre du 30 mars 1835

aînée d'Honoré, qui lui fut si dévouée et pour laquelle il eut tant d'estime, parfois d'admiration, est connue dans les lettres sous le nom de Mme Surville, qu'elle prit de son mari, pour lequel Balzac professait une grande amitié)[1].

La plus jeune sœur de Balzac, Laurence, épousa, en 1821, M. Armand de Saint-Pierre de Montzaigle. Elle mourut à cinq ans de là[2]. Son mari est mort rue Lechapelain, n° 10, le 27 décembre 1869, à 82 ans[3].

D'après Arsène Houssaye, qui l'a rapporté dans le *Figaro* du 20 août 1883, Balzac aurait eu une troisième sœur, qui serait morte à Paris, à l'hôpital Beaujon, en 1850, par conséquent avant son frère. On pourrait croire le fait confirmé par ce passage, que nous extrayons du *Journal des Goncourt* :

« *Mercredi 4 février 1874.* — Un trait de Balzac, que ne connaîtront peut-être pas ses biographes futurs :

« Le vieux Giraud racontait ce soir qu'il était voisin du directeur de l'hospice Beaujon et que celui-ci voisinait avec lui, tous les jours. Une fois, le directeur lui dit : « J'ai une mourante très distinguée, qui se dit la sœur de Balzac. Comme cela me répugne de la mettre entre quatre planches, j'ai été voir Balzac, et lui ai demandé 16 francs pour un cercueil. Balzac m'a dit : « Cette femme ment, je n'ai pas de sœur à l'hôpital. » Ma foi, cette femme m'intéressait, j'ai de ma poche acheté le cercueil. »

---

[1] « Les deux beaux-frères s'estimaient et s'aimaient. Balzac a dédié l'une de ses œuvres à M. Surville. Ils vécurent très liés ; Honoré de Balzac dînait plusieurs fois par semaine chez sa sœur dans l'appartement que celle-ci occupait rue des Martyrs, 41. Plusieurs des œuvres de Laure de Surville ont inspiré Honoré de Balzac. Parfois, le frère et la sœur ont pris pour modèle le même personnage. C'est ainsi que la « Cousine Rosalie » de Mme de Surville est la « Cousine Bette » de Balzac. Seulement, les deux romanciers l'ont jugée de manière différente. C'est en tout cas la même vieille fille qui a servi de modèle aux deux auteurs...

« Mme de Surville a fait et publié une nouvelle, un *Voyage en coucou*, que Balzac a reprise pour son compte et qui est devenue, traitée de main de maître, la première partie de *Un début dans la vie*, ouvrage qui date de 1842. Honoré de Balzac ne cessait de louer sa sœur non seulement parce que, dès leur plus jeune âge, ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une touchante amitié, mais aussi pour son talent d'écrivain, pour son imagination féconde et toujours tournée vers le bien et le beau. » (Article de l'*Éclair*, précité.)

[2] Werdet, *Honoré de Balzac*, p. 21.

[3] *Le Curieux*, *loc. cit.*

AUTOGRAPHE DU PÈRE DE BALZAC

« Nos quatre enfants comblent mes désirs. Laurence qui a eu
« l'empirer poitrinaire sur ses bras, sa sœur, n'est pas très bien depuis;
« elle a besoin des plus extrêmes ménagements. Sa maman est
« bien triste.

« Mon amie et moi nous vous embrassons du meilleur
« de notre cœur.

Balzac

« Les années se passent. Le peintre et le directeur d'hôpital voisinent comme par le passé. Un matin, le directeur arrive chez Giraud, tout bouleversé : « Vous vous rappelez mon histoire de la sœur de Balzac, hein ?... Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver ? Balzac m'a fait demander aujourd'hui... Je l'ai trouvé mourant, ainsi que les journaux l'annonçaient : « Monsieur, s'est-il écrié en me voyant, je vous ai dit que cette femme, pour laquelle vous êtes venu me demander un cercueil, n'était pas ma sœur ; c'est moi qui ai menti ; j'ai voulu vous avouer cela avant de mourir... »

On a mis en doute la véracité de cette confession *in extremis*, comme aussi la version rapportée par Arsène Houssaye. Voici, en attendant la solution de cette énigme, un document qui aidera peut-être à la déchiffrer : ce document est extrait du *Registre des actes de décès de la commune de Passy, pour l'année mil huit cent cinquante*[1] :

« *Du onze novembre mil huit cent cinquante, à onze heures du matin. Acte de décès de Jeanne Balzac, décédée hier à deux heures et un quart de relevée en son domicile à Passy, rue Franklin, n° 8, âgée de soixante-six ans, propriétaire, mariée à M. Jean-Gervais Grandmaison, âgé de soixante-seize ans, propriétaire, même domicile, native de Toulouse (Haute-Garonne), les prénoms du père et les noms et prénoms de la mère de la défunte, tous deux décédés, n'ont pu être indiqués, sur la déclaration de M. Jean-Pierre Bagnères, âgé de cinquante-quatre ans, rentier, demeurant à Passy, rue Franklin, n° 8, gendre de la défunte et de M. Gustave Collasson, âgé de trente-quatre ans, rentier, demeurant à Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 7, cousin par alliance, constaté par nous François-Fortuné Dauvergne, maire provisoire de Passy, officier de l'état civil, après nous être assuré du décès, lecture faite du présent acte, les déclarants ont signé avec nous, maire :*

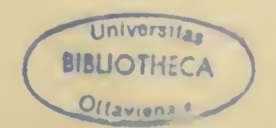
Signé au registre : GUSTAVE COLLASSON, BAGNÈRES,
et DAUVERGNE, *maire provisoire*. »

S'agit-il de la personne dont a parlé Arsène Houssaye ?

Mais alors quelle explication donner de la scène de l'hôpital Beaujon ?

Enfin, que signifie ce passage de la lettre du père de Balzac, dont nous avons en main l'autographe original, daté du 26 décembre 1810 : « Nos *quatre* enfants comblent nos désirs. Laure, qui a vu expirer

[1] Il a été reproduit dans le journal *Le Curieux*, t. I, p. 270-271.



sur ses bras *sa sœur*, n'est pas très bien depuis : elle a besoin des plus extrêmes ménagements. Sa maman est bien triste... »

Qu'est-ce encore que cette sœur de Balzac, morte en bas âge, et dont aucun biographe du romancier n'a parlé ?

Mais il reste un autre problème à résoudre : dans une lettre de Balzac à sa sœur Laure, publiée par M. de Lovenjoul[1], il est fait allusion à une récente paternité du romancier.

« Que peut être devenue cette enfant, une fille nommée Marie, si nous ne nous trompons, écrit à ce propos l'érudit bibliographe de Balzac ? Aucun indice sérieux n'existe, à notre connaissance, qui permette d'en rechercher la trace avec quelque chance de succès. » Et M. de Lovenjoul ajoute un peu plus loin :

« Sans appuyer sur un sujet aussi délicat, disons cependant que le grand Honoré a laissé, paraît-il, d'autres héritiers, sinon de son nom, du moins de son sang. Un fils, mort longtemps après lui, et une fille, décédée depuis peu d'années, n'étaient pas ignorés, semble-t-il, d'un très petit nombre de ses amis. Enfin, il perdit encore, en novembre 1846, une petite fille, née à six mois. La naissance de cette enfant donna lieu à l'un des grands drames inconnus, dont le célèbre romancier fut le héros, et les rapides progrès de sa maladie de cœur ont même été dus en partie à cette terrible aventure[2]. »

A notre tour, nous posons la question, faute de la pouvoir résoudre.

Que reste-il, à l'heure actuelle, de la descendance et des alliés de Balzac ?

La sœur aînée, Laure, mariée à M. Surville, ingénieur, laissa, seule, deux enfants, deux filles, mortes aujourd'hui.

L'aînée, Sophie, bonne harpiste, après un mariage malheureux, finit institutrice chez M. Martin (du Nord), ancien député. Elle mourut sans postérité.

La cadette, Valentine, qui épousa, en 1859, M. Louis Duhamel, avocat à cette époque, plus tard secrétaire du président de la République (M. Grévy), est morte aussi depuis deux ans. Balzac lui reconnaissait de la littérature. Il paraît qu'elle avait une voix de grande cantatrice[3]. C'est Valentine Surville qui, en collaboration avec sa

---

[1] *Un Roman d'amour*, par M. le vicomte S. de Lovenjoul, p. 92.

[2] De Lovenjoul, *op. cit.*, p. 94.

[3] Article de J. Christophe, dans la *Revue indépendante*, 1884.

sœur aînée, Mme Sophie Mallet, après avoir été durant sa jeunesse le secrétaire de son oncle, dont elle recopiait les manuscrits, eut le grand honneur et la charge de publier une partie de la *Correspondance d'Honoré de Balzac*. Elle eut de son mariage deux enfants : une fille, qui est devenue Mme Pierre Carrier-Belleuse, femme de l'artiste sociétaire du Champ de Mars et un fils, publiciste distingué.

Laurence, qui épousa M. de Montzaigle, en eut deux fils : 1° Alfred, qui fut l'intime de Musset, dont il partagea les folies et mourut à trente ans, en 1852, sans avoir eu d'enfants de son mariage avec Mlle Conseil du Mesnil, fille du général de ce nom ; 2° Alphonse, mort, en 1868, à Strasbourg, où il avait épousé Mlle Caroline Jung. Il eut trois enfants dont un seul survit, Paul de Montzaigle, ingénieur des ponts et chaussées, à Ismaïlia.

Après la mort de Laurence, M. de Montzaigle se remaria avec Mlle Moreau ; de ce second mariage naquit le père du peintre Edgar de Montzaigle, de la Société nationale des beaux-arts, et son frère Henri qui habite Bordeaux[1].

M. Surville-Duhamel, avec son cousin de Montzaigle et Mme Pierre Carrier-Belleuse, sont les seuls descendants directs d'Honoré de Balzac, ses petits-neveux et petite-nièce.

Ajoutons, pour ne rien omettre, qu'il est né il y a cinq ans, une arrière-petite-nièce de Balzac, Mlle Pierrette-Valentine Carrier-Belleuse. M. de Montzaigle a également une petite fille.

Quant à Mme Honoré de Balzac, la femme du romancier, elle est morte en 1882 ; elle avait une fille, mariée au comte Georges Mnizech, qui est mort fou un peu avant sa belle-mère. La veuve a abandonné l'hôtel de la ci-devant rue Fortunée, vendant tout, et vit, quelque part dans Paris, des débris de sa fortune.

---

[1] *Éclair*, du 26 mai 1899.

— II —

QUELQUES OPINIONS DE BALZAC
SUR LE MAGNÉTISME ET LES SCIENCES OCCULTES

Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés de Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze ; mais la Révolution mit à ces découvertes un temps d'arrêt qui donna gain de cause aux savants et aux railleurs. Parmi le petit nombre des croyants se trouvèrent des médecins. Ces dissidents furent jusqu'à la mort persécutés par leurs confrères.

∴

Les docteurs qui tenaient pour l'hérésie mesmérienne, en 1820, ces prétendus hérésiarques étaient encore l'objet de cette proscription sourde. Les malheurs, les orages de la Révolution n'éteignirent pas cette haine scientifique. *Il n'y a que les prêtres, les magistrats et les médecins pour haïr ainsi. La robe est toujours terrible.*

∴

L'histoire étrange des apparitions du fermier Martin [1], si bien constatées, et l'entrevue de ce paysan avec Louis XVIII ; la connaissance des relations de Swedenborg avec les morts, si sérieusement établie en Allemagne ; les récits de Walter Scott sur les effets de la *seconde vue* ; l'exercice des prodigieuses facultés de quelques *diseurs de bonne aventure*, qui confondent en une seule science la chiromancie, la cartomancie et l'horoscopie ; les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides ; ces phénomènes au moins curieux, tous émanés de la même source, sapent bien des doutes, emmènent les plus indifférents sur le terrain des expériences.

∴

La croyance aux croyances occultes est bien plus répandue que ne se l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les médecins, les

[1] Martin de Gallardon.

magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement *superstition* est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'Etat consulte, à Paris, les tireuses de cartes [1].

*
* *

Il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels, repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, c'est-à-dire ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes ; ces sciences subsistent, elles continuent leur marche, sans progrès d'ailleurs, car, depuis environ deux siècles, la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.

*
* *

En ne regardant que le côté possible de la divination, croire que les événements antérieurs de la vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe et que le diseur d'horoscopes divise en paquets d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes, de la gravure, et la dernière grande découverte, la daguerréotypie. Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un édifice et qu'un homme sont incessamment et à toute heure représentés par une image dans l'atmosphère, que tous les objets existants y font un spectre saisissable, perceptible, il aurait logé cet homme à Charenton, comme Richelieu logea Salomon de Caus à Bicêtre, lorsque le martyr normand lui apporta l'immense conquête de la navigation à vapeur. Et c'est là, cependant, ce que Daguerre a prouvé par sa décou-

---

[1] Balzac lui-même ne dédaignait pas d'y avoir recours ; dans une lettre à Madame Hanska (16 juillet 1841), il dit littéralement : « Le sorcier ne m'a-t-il pas dit que dans six semaines, je recevrais une lettre qui changerait toute ma vie, et, dans les cinq combinaisons qu'il a faites, cette nouvelle a toujours reparu ! Je vous raconterai quelque jour cette séance et je vous ferai bien rire. » *Revue de Paris*, 1er mai 1899, p. 103.

verte. Eh bien, si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyants, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation ? De là la chiromancie.

∴

L'époque n'est peut-être pas éloignée où la science observera le mécanisme ingénieux de nos pensées et pourra saisir la transmission de nos sentiments. Quelque continuateur des sciences occultes prouvera que l'organisation intellectuelle est en quelque sorte un homme intérieur qui ne se projette pas avec moins de violence que l'homme extérieur, et que la lutte qui peut s'établir entre deux de ces puissances invisibles à nos faibles yeux, n'est pas moins mortelle que les combats auxquels nous nous livrons.

Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

—

— III —

LES MÉDECINS DE LA COMÉDIE HUMAINE

Dans l'œuvre titanesque de Balzac[1], la part faite aux médecins est considérable. Plus qu'aucune autre profession, la médecine a eu la prédilection du romancier, créateur de types humainement vivants, humainement agissants.

Le médecin, dans la *Comédie humaine*, joue les rôles les plus divers, et l'on ne saurait en donner un meilleur témoignage qu'en établissant une sorte de monographie de chacun des personnages appartenant à notre corporation.

Dans ce cinématographe d'un nouveau genre, voici venir, tout d'abord, le célèbre Horace Bianchon.

Horace Bianchon est un médecin de Paris, célèbre sous Charles X et sous Louis-Philippe, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, etc. En 1819, interne à Cochin, il fréquentait la pension Vauquer, où il connut E. de Rastignac, Goriot et Vautrin (*Le Père Goriot*). Il devint plus tard l'élève préféré du chirurgien Desplein, qu'il assista à ses derniers moments (*La Messe de l'Athée*). C'est lui qui avait donné à Birotteau la recette de sa fameuse huile de noisettes (*César Birotteau*. — *L'Interdiction*).

En relations avec Daniel d'Arthez, il soigne Lucien de Rubempré, blessé en duel. On le retrouve au lit de mort de la maîtresse de Lucien et de madame Brideau (*Illusions perdues*. — *Les Secrets de la princesse de Cadignan*).

En 1824, le jeune docteur Bianchon accompagnait Desplein, appelé auprès de Flamet de la Billardière mourant (*Les Employés*). Avec le même Desplein et le docteur Martener, de Provins, en 1828, il donna ses soins à Pierrette Lorrain (*Pierrette*). En cette même année 1827, il eut un moment l'idée de prendre part à l'expédition de Morée.

En 1829, encore avec Desplein, il fut appelé par madame de Nucingen, dans le but d'étudier l'état du baron de Nucingen son mari, malade d'amour pour Esther Gobseck.

---

[1] Nous avons emprunté les éléments de cette étude partie à l'ouvrage de M. Marcel Barrière sur l'*Œuvre de Balzac*, partie à l'excellent *Répertoire de la Comédie humaine*, de MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe. Notre contribution est, par suite, assez modeste.

En 1830, toujours avec son illustre maître, il fut rappelé par Corentin pour juger le cas de mort de Peyrade et le cas de folie de Lydie, sa fille ; puis, encore avec Desplein et avec le docteur Sinard, auprès de madame de Sérizy, que l'on craignait de voir devenir folle après le suicide de Lucien de Rubempré (*Splendeurs et misères des courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*).

A la même époque, Bianchon assiste aux derniers moments d'Honorine, la femme du comte de Banvau (*Honorine*), et voit la folie du baron de Bourlac (M. Bernard), qui était atteint de cette étrange maladie qu'on nomme la *plique polonaise* (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Horace Bianchon était, en 1821, l'ami et le médecin de Raphaël de Valentin (*La Peau de Chagrin*).

Raphaël de Valentin, orphelin à vingt-deux ans, se trouve perdu sur le pavé de Paris sans avenir et sans fortune, seul avec ses pensées, derrière le corbillard qui conduit son père au cimetière. Dévoré d'une ambition excessive, il se croit destiné à de grandes choses, mais il doute de lui-même.

Désireux de faire rapidement fortune, il se livre à la passion du jeu : mais la déveine le poursuit obstinément. Le jour où, selon la triste pensée de J.-J. Rousseau, il ne voit plus entre lui et la mort que son dernier écu, il retourne au jeu. Après avoir perdu tout ce qui lui restait, il prend la résolution extrême de se noyer ; mais le hasard le conduit devant l'étalage d'un marchand d'antiquités. Il y pénètre. Le marchand, un vieillard au masque ricanant, devine les sinistres pensées du joueur : « Auriez-vous la maladie d'or, lui dit-il, ou voudriez-vous détrôner l'ennui ? Enfin, quelle erreur vous engage à mourir ? » Le vieillard offre à Raphaël de le faire plus riche, plus puissant et plus considéré que ne peut l'être un roi, et pour cela il lui fait cadeau d'une *peau de chagrin*. Cette peau, lui assure-t-il, est un talisman. L'homme qui la possède possède tout : il n'a qu'à vouloir une chose et son désir se trouve aussitôt accompli. Mais l'existence de cet homme dépend irrévocablement de celle du talisman. A chaque souhait, la peau de chagrin diminue ; à cette diminution, proportionnée à l'intensité du désir, correspond une décroissance des jours de l'homme, qui sont comptés ; lorsque la peau de chagrin sera réduite à rien, l'homme doit mourir. Raphaël s'empare du talisman et souscrit au terrible pacte que lui impose sa possession. Le vieux marchand ne

lui ménage pas les conseils et lui dit de prendre garde : « Après tout, vous vouliez mourir, dit-il, eh bien, votre suicide n'est que retardé. »

Poussé par la curiosité, Raphaël se décide à soumettre la peau à l'examen de plusieurs savants, afin d'en déterminer la nature et de voir s'il n'est pas possible d'en augmenter la surface par la formidable tension de quelque machine hydraulique ou l'action puissante d'un laminoir. Il se rend successivement chez Lavrille, un des grands pontifes de la zoologie ; chez le célèbre mathématicien Planchette ; chez le mécanicien Spieghalter, et enfin chez le fameux chimiste Japhet. Efforts vains : la peau résiste à tout ! Dans une dernière expérience, le chagrin sort victorieux d'un épouvantable choc auquel il est soumis, grâce à une forte quantité de chlorure d'azote. « Je suis perdu ! », pense Raphaël et, rentré chez lui, il va attendre la mort dans les bras de sa maîtresse, Pauline.

Quatre célèbres docteurs parisiens, *Brisset*, *Maugredie*, *Caméristus* et *Bianchon* sont appelés auprès du marquis. Tous sont impuissants à guérir le malade et lui conseillent unanimement d'aller aux eaux d'Aix.

Après un duel, dans lequel il a la malechance de tuer son adversaire, Raphaël quitte Aix-les-Bains et part pour le Mont-Dore. Il y vit quelque temps d'une vie végétative, mais l'ennui le prend et il retourne à Paris.

Il demande, à peine arrivé, qu'on lui prépare une boisson légèrement opiacée : il veut dormir pour n'avoir à penser à rien. Il a défendu qu'on laisse arriver jusqu'à lui qui que ce soit. Mais, à son réveil, il trouve Pauline assise à son chevet. « Fuis-moi, lui dit-il ; si tu restes là, je meurs » ; et, en même temps, il tire de dessous ses oreillers le lambeau de la peau de chagrin, fragile et petit comme la feuille d'une pervenche. Il explique à son amante l'affreux mystère de sa vie, représentée par ce talisman. La jeune fille contemple avec horreur la dernière parcelle de la peau magique. Après avoir tenté de posséder une fois encore la femme qu'il aime, Raphaël expire dans un spasme final.

Tel est, dans ses grandes lignes, le sujet de *La Peau de Chagrin*.

Nous avons vu passer dans ce drame — car c'est bien un drame et des plus passionnants — la silhouette, un peu effacée dans le roman, d'Horace Bianchon.

C'est encore ce savant praticien que nous retrouvons en relations

avec le comte de Granville, en 1833, soignant la maîtresse de celui-ci, Caroline Crochard (*Une Double Famille*).

Il donnera également ses soins à Madame du Bruel, alors maîtresse de La Palférine, qui s'était blessée en tombant la tête la première contre l'angle aigu d'une cheminée (*Un Prince de la Bohême*) : puis, en 1835, à Madame Marie Gaston (Louise de Chaulieu), perdue sans espoir (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

En 1837, Horace Bianchon accouche, à Paris, Madame de la Baudraye, enceinte des œuvres de Lousteau ; il était assisté, pour la circonstance, du célèbre accoucheur Duriau (*La Muse du Département*). En 1838, il était médecin du comte Laginski (*La Fausse Maîtresse*).

Deux ans plus tard, Horace Bianchon demeurait rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans la maison où mourut son oncle le juge Popinot, et il était question de le nommer conseiller municipal, en remplacement de l'intègre magistrat : mais il refusa en déclarant que son candidat était Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Médecin du baron Hulot, de Crevel et de Madame Marneffe, avec sept de ses collègues, Bianchon observa la terrible maladie qui emporta Valérie et son second mari en 1842 ; en 1843, il soigna Lisbeth Fischer dans sa dernière maladie (*La Cousine Bette*).

Enfin en 1844, le docteur Bianchon fut amené en consultation par le médecin Roubaud, auprès de Madame Graslin, à Montégnac (*Le Curé de Village*).

Horace Bianchon était un causeur brillant et spirituel : on assiste à un éblouissant tournoi sur le caractère des femmes à la mode, entre le docteur Bianchon et Rastignac, au début de l'*Interdiction*. Le romancier prête au docteur le discours qui suit :

« La femme à la mode n'est plus une femme ; elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante ; elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant » ; ce à quoi le positif Rastignac réplique cyniquement : « Une bourgeoise, une femme aimante, un ange, ne mènent à rien ; une femme à la mode mène à tout ; elle est le diamant avec lequel un homme coupe toutes les vitres, quand il n'a pas la clef d'or avec laquelle s'ouvrent toutes les portes... »

∴

Après Horace Bianchon, un des portraits de la *Comédie humaine*, qui s'accuse avec le plus de relief est le « médecin de campagne », le docteur Benassis.

Comme on l'a très heureusement caractérisé [1], Benassis est « le saint Vincent de Paul d'un coin du Dauphiné... C'est un administrateur de génie, un philosophe, doublé d'un économiste de premier ordre, appliquant dans le cadre trop étroit de la commune dont il est maire, les principes d'ordre social les plus propres à assurer le bonheur des peuples.

Benassis, suivant le mot de l'ancien voltigeur Goguelat, un de ses administrés, est le « Bonaparte de sa vallée, sauf les batailles ».

Le docteur Benassis est né vers 1779, dans une petite ville du Languedoc. Il fut élevé au collège de Sorreze (Tarn), par des Oratoriens, puis il fit ses études médicales à Paris, où il habita le quartier Latin. A l'âge de 22 ans, il perdit son père, qui lui laissait une grande fortune et il abandonna une jeune fille, dont il avait un fils, pour se livrer aux plus folles dissipations. Cette jeune fille, bonne et dévouée, succomba, deux ans après cet abandon, en dépit de tous les soins que lui prodigua son amant repentant.

Plus tard, Benassis recherche en mariage une autre jeune fille, appartenant à une famille janséniste. Il était agréé quand on apprit son passé, qu'il avait tenu caché : on le repoussa et dès lors il consacra toute son existence à son fils : celui-ci mourut dans l'adolescence.

Après avoir hésité entre le suicide et une retraite à la Grande-Chartreuse, le docteur Benassis finit par échouer dans un petit village de l'Isère, à cinq lieues de Grenoble. Il n'en sortit plus jusqu'à sa mort, qui survint en 1829. Il se dévoua, toute sa vie durant, à soigner cette population rurale, composée en majeure partie de crétins languissants.

Le livre [2] qui retrace l'histoire du docteur est un vivant commentaire de l'Evangile. On y voit l'esprit de charité du christianisme, réellement introduit dans le mécanisme social ; c'est le « Aimez-vous les uns les autres » du Christ, enseigné et pratiqué avec une abnégation d'apôtre.

On a prétendu que Balzac avait réellement connu dans sa jeunesse l'original de son « docteur Benassis », qui vécut à l'Isle-Adam, combla ce pays de bienfaits, de charités, et mourut pleuré, regretté par

---

[1] Marcel Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 312.

[2] *Le Médecin de campagne.*

tous ses concitoyens [1]. A vrai dire, il n'existe pas une *clef* de la *Comédie humaine* : chez Balzac, le point de départ de tout portrait est évidemment dans l'observation, inconsciente ou faite à dessein, d'un personnage vivant. Mais dans ses observations, il a emprunté à plusieurs individus de caractère, de physionomie, de rang ou de profession analogues, une foule de traits qu'il a ensuite réunis sur un seul sujet du même genre [2]. C'est ainsi qu'il a créé les types de Benassis, de Bianchon, de Desplein, de Minoret et de beaucoup d'autres.

*
* *

Le docteur Denis MINORET, originaire de Nemours, né en 1746, était l'ami de Dupont, le député aux Etats généraux de 1789, dont il était le compatriote, et de l'abbé Morellet. Il fut aussi l'élève de Rouelle, le chimiste, et le disciple fervent de Bordeu.

Par Bordeu, il a connu Diderot, d'Holbach, Helvétius, toute la secte des Encyclopédistes, et à leur contact, le docteur est devenu athée.

Denis Minoret, inventeur du baume Lelièvre, a connu et protégé Robespierre. Il a épousé la fille du célèbre claveciniste Valentin Mirouet, morte subitement peu de temps après l'exécution de Madame Roland.

L'Empire, comme les régimes antérieurs, récompensa le talent de Minoret, en le nommant médecin-consultant de Sa Majesté Impériale et Royale (1805), médecin en chef d'un hôpital, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Michel, membre de l'Institut. Retiré à Nemours (janvier 1815), il y vécut avec sa pupille, Ursule Mirouet, fille de son beau-frère, Joseph Mirouet.

« Lorsque les vieillards aiment les enfants, dit Balzac, ils ne mettent pas de bornes à leur passion, ils les adorent. Pour ces petits êtres, ils font taire leurs manies, et pour eux se souviennent de tout leur passé ». C'est ce qui arriva au vieux Minoret pour Ursule.

---

[1] G. Ferry, *Balzac et ses amies*, p. 103-104. C'est Madame Surville qui, dans la biographie de son frère, a, la première, signalé le fait qu'a rapporté M. G. Ferry, dans son livre. Voici le passage : « Il va à l'Isle-Adam. Il assiste au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne*. Cet homme qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Benassis !... »

[2] Marcel Barrière, *op. cit.*, p. 486-487.

Le savant médecin ne se reconnaît pas le droit d'élever sa nièce en dehors de toute croyance. Désirant voir si la foi religieuse est innée au cœur des enfants, il confie Ursule aux soins de l'abbé Chaperon, curé de Nemours.

A son tour, le vieil athée se convertit. Mais cette conversion n'est pas uniquement due à la douce et progressive influence d'Ursule : c'est ici que Balzac trouve l'occasion de nous exposer ses vues philosophiques sur une question qui a passionné bien des esprits au dernier siècle et dont on se préoccupe encore de nos jours.

Dans *Ursule Mirouet*, le romancier fait, en philosophe, l'historique du *magnétisme*. « Il faut reconnaître dans l'homme, dit-il, l'existence d'un fluide intangible, invisible, impondérable, doué d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curatrice par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, entre un mal à guérir et le vouloir de guérir. La science des fluides impondérables, seul nom qui convienne au magnétisme, si étroitement lié par la nature de ses phénomènes à la lumière et à l'électricité, a fait d'immenses progrès, malgré les continuelles railleries de la science parisienne ».

Croirait-on que ces curieuses observations de Balzac datent déjà d'un demi-siècle ? [1]

Pour en revenir au principal personnage d'*Ursule Mirouet*, le docteur Minoret, il meurt fort âgé, voltairien converti à la religion catholique sous l'influence d'Ursule, qu'il avantage par son testament.

∴

Les autres médecins mis en scène par le romancier, ont des rôles plutôt épisodiques; nous nous contenterons de citer leurs noms, que nous accompagnerons seulement de quelques lignes de présentation.

C'est d'abord Bouvard, médecin de Paris, né vers 1758. — Ami du docteur Minoret, avec qui il eut de très vives discussions sur Mesmer, dont il avait adopté le système, tandis que Minoret en niait la vérité

En 1829, Bouvard écrit à Minoret pour lui demander de venir à Paris assister à des expériences concluantes de magnétisme. A la

---

[1] Cf. le chapitre sur *Balzac physiologiste et occultiste*.

8

suite de ces expériences, le docteur Minoret, de matérialiste et d'athée qu'il était, devint spiritualiste et catholique.

Le docteur Bouvard figure dans *Ursule Mirouet* et dans *La Dernière Incarnation de Vautrin.*

Brisset, célèbre médecin de Paris sous Louis-Philippe : successeur de Cabanis et de Bichat, matérialiste, chef des organiciens, par opposition à Caméristus[1], chef des vitalistes, est le praticien qu'on a appelé en consultation auprès de Raphaël de Valentin, très gravement malade (*La Peau de Chagrin*).

Le Dr Brousson est celui-là même qui a soigné le banquier Jean-Frédéric Taillefer, peu de temps avant la mort de ce financier (*L'Auberge rouge*).

On connaît la donnée de l'*Auberge rouge*[2] : nous la rappelons en peu de lignes, d'après le livre de M. Marcel Barrière.

Sur les bords du Rhin, à Andernach, pendant la campagne de 1799, Frédéric Taillefer, alors aide-major du corps d'armée d'Augereau, assassine pendant la nuit, dans une auberge, un négociant allemand du nom de Walheufer, et prend la fuite en emportant la valise de sa victime, qui contient cent mille francs d'or et de pierreries. Bien des années après cet événement, ce même Hermann, invité à dîner chez Taillefer à Paris, raconte aux convives du financier l'assassinat de Walheufer, le procès et la mort de Prosper Magnan. Un des convives soupçonne depuis longtemps le passé criminel du banquier; aussi l'observe-t-il pendant le récit de l'Allemand, et ajoute-t-il par des questions incisives au trouble, déjà grand, du meurtrier. Ce dernier meurt, quelque temps après, d'une effroyable maladie, que les médecins ont été impuissants à définir et à soigner. C'était « une sorte de tétanos », causé sans doute par le remords, la vision, sans cesse présente à l'esprit, de la scène du crime : car Taillefer, qui avait coupé le cou de sa victime avec un instrument de chirurgie,

---

[1] *Caméristus*, célèbre médecin de Paris sous Louis-Philippe; le Ballanche de la médecine, l'un des défenseurs des doctrines abstraites de Van Helmont. Il fut, ainsi que Brisset, appelé en consultation auprès de Raphaël de Valentin.

[2] « Le sujet de l'*Auberge rouge*, histoire véritable quoi qu'on en ait dit, lui fut donné par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénoûment ». Mme Surville, *Balzac*, p. 103.

ressentait parfois des douleurs à la tête qui lui faisaient dire qu'on lui sciait le crâne [1]. Le crime de Taillefer resta impuni et c'est Prosper Magnan (de Beauvais), qui fut exécuté en 1799, à Andernach, au lieu et place du vrai coupable.

∴

Dans *La Muse du Département*, nous relevons au moins deux noms de médecins :

Tout d'abord Béga, chirurgien dans un régiment français de l'armée d'Espagne en 1808 : après avoir accouché secrètement une Espagnole, sous la surveillance de son amant, il fut assommé par le mari, qui le surprit au moment où il racontait cette opération clandestine. — Cette aventure est narrée, en 1836, devant madame de Baudraye, par le receveur des finances Gravier, ancien payeur aux armées

Puis Duriau, célèbre accoucheur de Paris, qui, aidé de Bianchon, accoucha madame de la Baudraye, en 1837.

Dans *La Cousine Bette*, il n'y a pas moins de trois confrères :

Angard, le professeur, qui fut consulté avec les docteurs Bianchon et Larabit, pour madame Hector Hulot, que l'on craignait de voir perdre la raison ; Duval, professeur et chimiste célèbre à Paris, en 1843, ami du docteur Bianchon, et qui analysa pour lui le sang de M. et Madame Crevel, infectés d'une étrange maladie cutanée, dont ils moururent ; le Dr Larabit, qui fut, en 1843, l'un des trois médecins consultants appelés auprès d'Adeline Hulot.

Le *Lys dans la vallée* nous fait connaître :

Deslandes, chirurgien d'Azay-le-Rideau, en 1817, qui, appelé auprès de M. de Mortsauf, lui sauve la vie par une opération ; Origet, médecin, député de Tours, connu des Mortsauf, châtelains de Clochegourde ; Carbonneau, médecin que le comte de Mortsauf, en 1820, parlait de consulter pour sa femme, au lieu du docteur Origet, dont il croyait avoir à se plaindre.

Dans l'*Envers de l'Histoire contemporaine*, nous voyons s'agiter sous nos yeux :

Chelius, médecin d'Heidelberg, avec qui Halpersohn correspon-

---

[1] Marcel Barrière, *op. cit.*

dait du temps de Louis-Philippe ; Berton, médecin de Paris, homme froid et sévère : affilié à l'œuvre de bienfaisance de madame Chanteve, il visitait les malades pauvres que cette charitable dame lui désignait ; il donna ses soins, entre autres, à la fille du baron de Bourlac : Courceuil (Félix), d'Alençon, ancien chirurgien des armées rebelles de la Vendée, fournissait, en 1809, des armes aux « brigands »: impliqué dans l'affaire dite des « chauffeurs de Mortagne » et contumax, il fut condamné à mort ; Halpersohn (Moïse), juif polonais réfugié, médecin capable, communiste, fort excentrique, très avare, ami du révolutionnaire Rebwel ; sous Louis-Philippe il soigna, dans Paris, Vanda de Mergi, déjà condamnée par de nombreux docteurs et comprit seul la maladie compliquée de la fille du baron de Bourlac : Haudry, médecin à Paris, pendant la première moitié du XIXe siècle : défenseur des vieilles formules, ayant une clientèle surtout bourgeoise, il soigna successivement les César Birotteau, les Jules Desmarets, madame Descoings, Vanda de Mergi. Le nom du docteur Haudry était encore cité vers la fin du règne de Louis-Philippe.

Nous retrouvons le docteur Haudry dans le *Cousin Pons*, en compagnie de Lebrun, l'obligé, l'ami et le disciple du docteur Bouvard. Médecin de la Conciergerie, en mai 1830, il fut appelé pour constater le décès de Lucien de Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). Vers 1845, Lebrun était chef du service médical du théâtre des Boulevards parisiens, dirigé par Félix Gaudissart. Quand le cousin Pons tomba malade, d'une hépatite, on fit appeler le Dr Poulain, petit « médecin de quartier », qui habitait avec sa mère au Marais, la rue d'Orléans : c'est là qu'il connut Madame Cibot, concierge, qui le mit en relation avec Pons. A la mort de celui-ci, suivie bientôt de celle de Schmucke, son légataire universel, Poulain se vit attaché à l'hospice des Quinze-Vingts et fut bientôt mis à la tête du service médical de cet établissement hospitalier.

Dans *La Rabouilleuse*, deux noms seulement de médecins à signaler : Goddet, ancien chirurgien-major au 3e régiment de ligne, vers 1823, le meilleur médecin d'Issoudun. Il avait pour fils un des chevaliers de la désœuvrance, placés sous les ordres de Maxence Gilet. Goddet fils semblait courtiser Madame Fichet, afin d'arriver, par la mère, à la fille, pourvue de la plus grosse dot d'Issoudun : le Dr Rouget, médecin à Issoudun, sous Louis XVI et la République : né en 1737, mort en 1805.

Le Dr Rouget avait épousé la plus belle fille de la ville et la rendit, suivant la chronique, très malheureuse. Il eut d'elle deux enfants : un fils, Jean-Jacques, et, dix ans après, une fille, Agathe, qui devint Madame Bridau, dont la naissance le brouilla avec son intime ami, le subdélégué Lousteau. Ces deux hommes se disaient aussi chacun le père de Maxence Gilet, qui était réellement le fils d'un officier de dragons, en garnison à Bourges. Le docteur Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux et d'humeur peu accomodante, était égoïste et vindicatif. Il éloigna très vite sa fille qu'il exécrait. Après la mort de sa femme, de son beau-père et de sa belle-mère, il devint assez riche et mena une vie débauchée, mais réglée et exempte de scandales. En 1799, émerveillé de la beauté de la petite « Rabouilleuse », Flore Brazier, il l'avait prise chez lui ; elle ne tarda pas à devenir la maîtresse, ensuite la femme de son fils, Jean-Jacques, et, pour finir, Madame Philippe Bridau, comtesse de Brambourg.

⁂

Dans la revue forcément rapide que nous devons faire, il nous est impossible d'écrire la biographie complète de chacun des médecins qui figurent dans l'œuvre complète de Balzac ; au moins en aurons-nous indiqué les traits principaux.

Nous continuons notre énumération, au hasard des notes prises. Nous faisons de la sorte connaissance avec :

Faujat, médecin quelque peu aliéniste, oncle de la comtesse Stéphanie de Vaudières, qui passait pour avoir péri dans le désastre de la campagne de Russie. Il retrouva la comtesse et la recueillit, folle, auprès de Strasbourg, en 1816. Il l'emmena dans les environs de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), à l'ancien couvent des Bons-Hommes, l'y soigna avec une tendre sollicitude et eut la douleur de la voir mourir en 1819, dans une scène tragique où, recouvrant tout d'un coup la raison, elle reconnut son ancien amant, Philippe de Sucy, qu'elle n'avait pas revu depuis 1812 (*L'Adieu*).

Signard, médecin de Paris, avait été appelé, dans le mois de mai 1830, avec Desplein et Bianchon, auprès de Léontine de Sérizy, devenue comme folle après la fin tragique de Lucien Rubempré, son amant (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Sparchmann, chirurgien de l'hôpital d'Heilsberg, soigna le colonel Chabert, après la bataille d'Eylau (*Le Colonel Chabert*).

Le Dr Troussenard était médecin du Havre sous la Restauration, à l'époque où les Mignon de la Bastie habitaient cette sous-préfecture de la Seine-Inférieure (*Modeste Mignon*).

Varlet était médecin à Arcis dans les premières années du XIXe siècle, au temps des querelles politiques et locales des Gondreville, Cinq-Cygne, Simeuse, Michu, Hauteserre. Il eut une fille, devenue, par son mariage, madame Grévin. (*Une Ténébreuse Affaire.— Le Député d'Arcis.*)

Malfatti est ce médecin de Venise qui, en 1820, a été appelé en consultation avec un de ses confrères de France, pour examiner le duc Cataneo (*Massimilla Doni*).

Juste, né en 1811, étudia la médecine à Paris et, ses études achevées, s'en alla en Asie. Il logeait, en 1836, rue Corneille, et, avec Charles Rabourdin, assista Zéphirin Marcas tombé dans le dénûment (*Z. Marcas*).

Ellis (William), célèbre médecin aliéniste anglais, dirigeait l'asile d'Hanwel en 1839, à l'époque où Marie Gaston, devenu fou, y fut admis. (*Le Comte de Sallenauve*).

Roubaud, né vers 1803, docteur de la Faculté de Paris, élève de Desplein, exerçait la médecine à Montégnac (Haute-Vienne), sous Louis-Philippe. Petit homme blond, avec une mine assez fade, mais des yeux gris, trahissant la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux. Roubaud fut présenté à Madame Graslin par le curé Bondet, qui désespérait de vaincre son indifférence religieuse. Le jeune médecin soigna, admira et aima secrètement la femme célèbre du Limousin, et devint subitement catholique, au spectacle de la sainte mort de madame Graslin. Elle le chargea, en mourant, d'être le premier médecin d'un hospice fondé par elle aux Tascherons, près de Montégnac. (*Le Curé de Village.*)

Marron, sous la Restauration, médecin de Marsac, en Charente : neveu du curé Marron. Il maria sa fille au pharmacien Postel d'Angoulême, et fréquenta les David Séchard. (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes.*)

Martener, vieil homme instruit, vivant à Provins, sous la Restauration, expliquait à l'archéologue Desfondrilles, qui le consultait, pourquoi l'Europe oisive, dédaignant les eaux minérales de leur ville, recherchait Spa, moins efficace d'après la médecine française. (*Pierrette.*)

Maugredie, célèbre médecin, pyrrhonien ; appelé en consultation,

eut à se prononcer sur le cas de Raphaël de Valentin. (*La Peau de chagrin*.)

MEYRAUX, docteur en médecine, jeune savant avec lequel se liait, à Paris, Louis Lambert, vers novembre 1819. Meyraux fut membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents, présidé par Daniel d'Arthez, et mourut en 1832 (*Louis Lambert*. — *Illusions perdues*.)

VAUQUELIN (Nicolas-Louis), le chimiste bien connu, membre de l'Institut, né à Saint-André d'Hébertot (Calvados) en 1763, mort en 1829. Fils de paysans ; distingué par Fourcroy ; successivement pharmacien à Paris, inspecteur des mines, professeur à l'Ecole de pharmacie, à l'Ecole de médecine, au Jardin des plantes, au Collège de France.

C'est lui qui donna à César Birotteau la recette d'un cosmétique pour les mains, que le parfumeur appela la « double pâte des Sultanes » ; consulté par lui au sujet de l' « huile céphalique », il nia la possibilité de faire repousser les cheveux.

Nicolas Vauquelin fut invité au grand bal du parfumeur, donné le 17 décembre 1818. César Birotteau offrit au savant, en reconnaissance des bons conseils qu'il en avait reçus, une épreuve de la gravure de Müller, d'après la Vierge de Dresde, tirée sur papier de Chine et avant la lettre, qui coûta quinze cents francs et qui avait été trouvée en Allemagne, après deux ans de recherches. (*César Birotteau*.)

DOMMANGET, médecin accoucheur, célèbre à Paris, au temps de Louis-Philippe. Il avait été appelé, en 1840, auprès de madame Calyste du Guénic, qu'il avait accouchée, et qu'une subite révélation de l'infidélité de son mari avait fait tomber dans un état dangereux, car elle nourrissait son fils à cette époque. Dommanget, mis dans la confidence, traita et guérit la malade par des remèdes tout moraux. (*Béatrix*.)

CHARDON, ancien chirurgien des armées de la République, établi pharmacien à Angoulême, sous l'Empire, s'était occupé des moyens de guérir la goutte et il avait également songé à remplacer le papier fait de chiffons par du papier végétal, à l'exemple des Chinois. Il mourut au commencement de la Restauration, à Paris, où il était venu solliciter l'approbation de l'Académie des sciences, désespéré de n'avoir obtenu aucun résultat et laissant dans la misère une femme et deux enfants. (*Illusions perdues*.)

Citons encore, pour être complet :

Beauvisage, médecin du couvent des Carmélites à Blois, sous Louis XVIII. (*Mémoires de deux jeunes Mariées*) ;

Becker (Edme), étudiant en médecine, demeurant en 1828, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, nº 22, dans la maison habitée par le marquis d'Espard. (*L'Interdiction*) ;

Bianchon, médecin de Sancerre, père d'Horace Bianchon (*L'Interdiction*) ;

Bergeron, le médecin de Saumur, qui soigna les Félix Grandet dans leur dernière maladie. (*Eugénie Grandet*).

Grimprel, médecin à Paris, dans le quartier du Panthéon, sous Louis XVIII, eut, au nombre de ses clientes, madame veuve Vauquer, née Conflans, qui l'envoya chercher pour Vautrin, lorsque celui-ci tomba foudroyé, après l'absorption d'un narcotique, perfidement administré par mademoiselle Michonneau. (*Le Père Goriot*.)

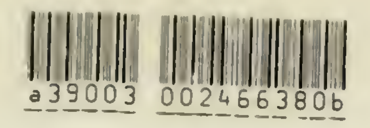
Rappelons, à cette occasion, que, dans *Le Père Goriot*, Balzac, fidèle à son système de faire marcher de pair l'analyse médicale et l'analyse philosophique, et, parlant en médecin autant qu'en philosophe, a saisi, pour ainsi dire, sur le fait, les hoquets de l'agonie, et tenté de nous rendre, avec sa puissance ordinaire d'évocation, les derniers craquements d'une organisation qui se désagrège, les râles sinistres d'une vie qui s'éteint.



TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE DAIX FRÈRES


a39003 002466380b